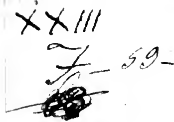
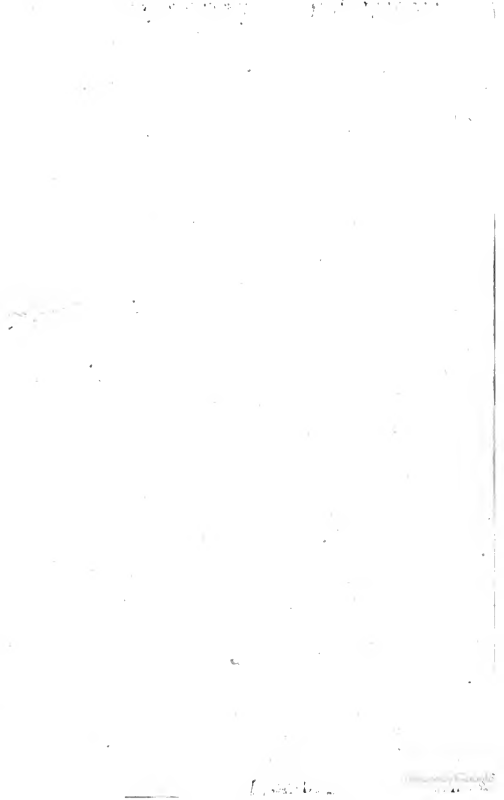

NAZ.


XXIII
F 59



ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. FRÉRET.

TOME QUATRIEME.





A LONDRES.

M. DCC. LXXV.



AVIS
DE
L'IMPRIMEUR.

CET écrit eſt reſté non pas enſéveli dans la pouſſiere des cabinets, mais précieuſement conſervé par les amis de l'auteur * qui a été long-tems inconnu à la plûpart des gens de lettres. Aujourd'hui que la mort l'a enlevé à la patrie, il eſt juſte de lui reſtituer le tribut d'éloge que l'on doit à ſon ouvrage. A la lecture on ſentira la néceſſité où il s'eſt trouvé de traveſtir ſes idées pour les rendre moins choquantes aux préjugés du ſiecle. Il écrivoit

* M. *Freret*, ſecrétaire perpétuel de l'académie royale des inſcriptions & belles-lettres, (mort en 1749.) un des plus ſçavans hommes de ce ſiecle.

dans un tems (en 1722) où l'eſprit philoſophique n'avoit pas encore fait les progrès qu'il à acquis depuis quelques années. Quel eſpace immenſe il a parcouru ! doit-on s'en féliciter & devons-nous applaudir au triomphe de la raiſon ?





I.

Fragment d'une lettre du traducteur françois.

** JE ne connois cet ouvrage que par la traduction angloise. *Milord* W. qui en avoit une copie manuscrite, la prêta à un de mes amis pendant le séjour qu'il fit en France, il y a quelques années; cet ami eut la permission d'en garder une copie qu'il m'a communiquée depuis. *Milord* W. assuroit que ce manuscrit étoit très-rare, & que le fameux *Toland* qui en avoit ouï parler, l'avoit cherché long-temps inutilement. Il ajoutoit que bien des gens le croyoient une véritable traduction d'un ouvrage ancien; & en effet il faut convenir que si cet écrit est moderne, son auteur n'a pas

mal réuſſi à ſe donner l'air d'un ancien : il s'étend ſur des articles très-indifférens aujourd'hui, ſur les différentes ſectes religieuſes des Grecs, des Egyptiens, des Caldéens ; il parle fort peu des Juifs & ne dit qu'un mot de la ſecte des chrétiens qu'il regarde comme un mêlange du judaïſme & de la religion égyptienne.

Il m'a même ſemblé qu'il y avoit quelques endroits dans leſquels un moderne auroit profité des découvertes de nos nouveaux métempſycoſiens, pour développer ſes idées d'une maniere plus nette, & pour donner plus de force à ſes raiſonnemens.

A l'égard du ſtile, il eſt difficile d'en juger ſur une traduction qui ne m'a pas paru extrêmement littérale. Comme il m'a ſemblé que l'écrivain anglois n'avoit pas fait de ſcrupule de ſubſtituer pluſieurs termes de nos ſcholaſti-

ques latins, à ceux du philoſophe grec; j'ai cru qu'il m'étoit auſſi permis de ne pas m'aſſujettir à conſerver ces termes. Je les ai paraphraſés, & leur en ai ſubſtitué d'autres plus clairs afin de me rendre intelligible.

Comme vous entendez parfaitement la langue angloiſe, je vous envoye l'original avec ma traduction, vous priant de l'examiner, & de me dire ſi j'en ai bien rendu le ſens : car vous remarquerez que je ne me ſuis attaché qu'à cela, & que j'ai pris de grandes libertés quant à la phraſe & quant au ſtile.

Les phraſes longues & entortillées ne ſeroient pas ſupportables en françois, & je ne ſçai ſi elles ne ſeroient pas condamnables en elles-mêmes. Il me ſemble que les anglois commencent à ſentir les défauts de ce

ſtile, & leurs nouveaux écrivains y tombent plus rarement, au moins autant que j'en puis juger par la comparaiſon des ouvrages modernes avec les anciens.



PRÉFACE.

DU

Traducteur Anglois.

CEt ouvrage a été véritablement traduit du grec, comme je me crois obligé de l'assurer pour prévenir les lecteurs qui pourroient avoir quelques scrupules sur son antiquité. Un médecin grec qui passa ici au retour d'un voyage d'Italie & de France pour s'embarquer sur la flotte de *Smyrne*, il y a quinze ans, voulut bien me communiquer le manuscrit; il étoit dans le même volume avec d'autres ouvrages de *Porphyre* & de *Jamblique* & quelques opuscules de *Plutarque*, le tout d'une main *Syrienne*.

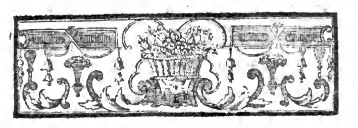
Ce médecin qui me parut habile

homme, assuroit que le manuscrit étoit au moins du dixieme siecle. L'auteur de cette lettre étoit un de ces philosophes qui, regardant toutes les religions comme des loix politiques, croyoit qu'il suffisoit de ne point choquer celle de la société où l'on vivoit, mais qu'au fond la pratique exacte en étoit fort inutile : ce qu'il dit des chrétiens & des juifs, marque qu'il vivoit vers le deuxieme siecle du christianisme ; il en parle avec modération, & si tous les hommes lui avoient ressemblé, les chrétiens n'auroient pas eu tant à souffrir : au reste comme il ne nous est connu que par cette lettre, non plus que cette femme à qui il l'écrit, je n'en puis rien dire ici. Quant à son stile quoiqu'il affecte le langage athénien, comme tous les autres écrivains de ce siecle-là, il lui échape si souvent des termes & des tours de phrases semblables à ceux

que l'on remarque dans les écrivains du nouveau teſtament, que je ne puis m'empêcher de croire qu'il ne fût originaire de Syrie, où l'on parloit un grec corrompu & mêlé de macédonien, comme *Saumaiſe* l'a fait voir : il y a quelques circonſtances dans la lettre qui me font croire que la perſonne à qui il écrit, y étoit auſſi ; & c'eſt apparemment par cette raiſon qu'il parle ſi fort au long des juifs & des chrétiens. Quoique la plûpart des anciens paroiſſent peu inſtruits de leur religion, elle devoit cependant être connue dans la Syrie, où il y avoit un grand nombre des uns & des autres répandus dans toutes les villes, & y faiſant un corps conſidérable. J'aurois ſouhaité pouvoir conſerver une copie du texte grec, mais m'étant contenté de le traduire pour le faire voir à un de mes amis, en attendant que je puſſe en faire faire une copie figurée exac-

tement ; des affaires domeſtiques m'obligerent de partir pour un voyage, au retour duquel j'appris que le médecin étoit allé s'embarquer, & avoit emporté ſon manuſcrit dont il n'avoit jamais voulu ſe défaire.

Fin de la préface.



LETTRE
DE
THRASIBULE
A
LEUCIPPE.

La dévotion eſt ſans doute, ma chere *Leucippe*, la plus douce & la plus déſirable de toutes les paſſions, lorſqu'elle eſt ſincere & continue ; il eſt même inutile qu'elle ſoit éclairée & raiſonnable pour nous rendre heureux. La ſuperſtition qui ne nous propoſe que des choſes abſurdes pour objet de notre reſpect & de notre amour, peut fournir des plaiſirs auſſi grands que la piété fondée ſur les idées les plus nobles & les plus ſublimes de cette philoſophie qui prétend nous découvrir la nature du Souverain Etre : ce n'eſt pas la qualité des objets en eux-mêmes qui en fait le prix, c'eſt l'idée ou l'opinion que nous en avons, & la

vivacité des ſentimens qu'ils nous inſpirent. Un pâtre fortement touché pour une mauſſade payſanne de ſon hameau, goûtera entre ſes bras un plaiſir auſſi vif, ſera auſſi parfaitement heureux que l'étoit *Adonis*, comblé des faveurs de la plus belle des déeſſes. La meſure de notre amour fait la meſure de nos plaiſirs & de notre bonheur.

Auſſi je me garderai toujours avec ſoin de combattre l'opinion d'un homme touché d'une dévotion affectueuſe, ſincere & continue; affoiblir ſa perſuaſion ce ſeroit détruire ſa félicité; mais celui qui n'a que des accès paſſagers d'une dévotion intermittente, celui pour lequel la dévotion eſt une paſſion triſte, qui lui fait enviſager la divinité comme un être toujours irrité contre les hommes, attaquer ſa perſuaſion c'eſt entreprendre de le guérir d'un mal qui empoiſonne tous ſes plaiſirs, qui aigrit toutes ſes peines, & qui change ſa vie en ſuplice continuel.

Ne vous y trompez pas, ma chere *Leucippe*, il n'y a point au monde de gens plus malheureux que les dévots de cette derniere eſpece: ſemblables à des amans haïs & mépriſés, ils n'enviſagent la divinité comme le ſeul objet qui peut faire leur bonheur, que pour déſeſpérer d'en obtenir jamais la poſſeſſion. Les dévots dont j'ai parlé d'abord ſont dans une ſituation toute oppoſée; ce ſont des amans tendres; reſpectueux, paſſionnés, qui n'ont d'autre inquiétude que celle de ne pas répondre aſſez parfaitement à la tendreſſe que ſent pour eux l'objet de leur amour. La divinité eſt pour eux une

maîtresse tendrement chérie qui joint à cet empire doux & puissant que l'amour exerce sur nos cœurs, toute l'autorité que s'acquierent sur notre esprit l'admiration, l'estime & l'amitié.

Leur amour est exempt des craintes & des tourmens cruels de la jalousie ; tous les instans de leur vie sont des instans de jouissance dont rien n'affoiblit ni ne partage le sentiment. Les dévots de cette espéce ajoutent une ferme croyance à tous ce qu'on leur annonce de la part du Souverain Etre. Ils obéissent avec transport à ses moindres ordres ; ils goûtent la joie la plus pure, & la plus voluptueuse, dans les sacrifices qu'ils lui font de leurs passions, de leur desirs, de leurs opinions, de leur raison même. Plus la victime qu'ils immolent étoit chere, plus leur satisfaction est parfaite, parce qu'ils ne voyent dans ces sacrifices, que le droit qu'ils acquierent par eux sur l'objet de leur amour.

Cette peinture de la dévotion continue est, je l'avoue, bien tentante ; & si je croyois, ma chere *Leucippe*, que vous pussiez jamais parvenir à cet heureux état, je serois le premier à vous presser d'entrer dans un sentier qui ne produit que des fleurs sous les pas de ceux qui y sont entraînés par une persuasion vive, sincere & continue ; mais il faut y être entraîné. Le sentiment de la dévotion est une véritable passion, & vous me l'avez dit vous-même, on n'est point maître de se donner des sentimens & des passions ; notre ame ne peut se procurer cette espece de mouvement qui les forme, il ne peut être excité en elle que par les impressions qui lui vien-

nent du dehors ; & à cet égard, elle n'a d'autre force que celle de ſentir ce qui ſe paſſe en elle-même lorſque l'impreſſion qu'elle a reçue commence à ſe développer.

Je ſçai que dans la ſituation où vous vous trouvez, la dévotion vous ſeroit d'un avantage infini, pour charmer les ennuis inſéparables de votre ſolitude, mais c'eſt une paſſion qui ne vient pas toujours nous ſaiſir, lorſque nous l'appellons. N'ayez recours qu'à vous-même & à votre complaiſance naturelle, pour adoucir les rigueurs de votre eſclavage : vous êtes née douce ; vous ſavez vous prêter de bonne grace à la contrainte à la quelle vous n'êtes pas en état de réſiſter ; & la nature vous a faite telle qu'il faut être pour obtenir plus parfaitement qu'un autre, la paix & le repos de ceux auxquels le ſort vous a aſſujettie.

Croyez-moi, cette diſpoſition eſt la plus heureuſe que l'on peut apporter en entrant dans le monde que nous habitons ; car ce monde n'eſt autre choſe que l'aſſemblage d'un nombre infini d'êtres, qui agiſſent & réagiſſent ſans ceſſe les uns ſur les autres par des deſirs & des forces indiſférentes. Cet univers n'auroit pu être tel qu'il eſt, ſi ces deſirs n'avoient été oppoſés les uns aux autres ; & comme ces deſirs ſe combattent mutuellement, ils ne peuvent être ſatisfaits tous en même-tems. Les uns forment des obſtacles aux autres ; & la victoire eſt toujours du côté où ſe trouve le plus grand degré de force.

Le plaiſir eſt attaché à la ſatisfaction de ces deſirs, & les douleurs à la rencontre de ces obſ-

tacles ; & cette douleur eſt d'autant plus vive, que l'ardeur & la vivacité de ces deſirs étoient plus grandes. Heureux ceux qui par la diſpoſition naturelle de leur tempérament, deſirent la paix, la tranquilité avec plus d'ardeur que tout le reſte ! il ne leur en coûte qu'un peu de complaiſance pour l'obtenir de ceux au milieu deſquels ils vivent.

Peut-être la ſouveraine bonté & ſageſſe de ce premier être (ſur la nature duquel nos philoſophes ſont ſi peu d'accord entr'eux) exigeoit-elle de lui, que le plaiſir réſultât de toutes les combinaiſons que produiſent la variété & l'oppoſition de ces deſirs. Mais qui nous a dit qu'il y eût une telle ſouveraine bonté & ſageſſe qui exiſtât quelque part hors de cet univers, & ſéparément des êtres particuliers, dont il eſt l'aſſemblage ; qui nous a dit, pour parler plus nettement, qu'il y eût hors de nous une divinité telle que nos poëtes nous dépeignent le deſtin, ce ſouverain des dieux & des hommes, douée d'intelligence & de volonté, & poſſédant ſouverainement la bónté, la juſtice, la prudence, & toutes les autres qualités qui ſont des perfections dans les êtres ſemblables à nous ?

Prenons garde que l'idée que nous nous en ſommes faite, n'ait pas plus de réalité que celle que les ancêtres des Romains, ſous l'empire deſquels nous vivons maintenant, avoient de leur république. Ils la concevoient comme je ne ſçai quel être diſtingué de tous les citoyens particuliers qui la compoſoient ; c'eſt qu'ils en parloient tous ; & c'eſt en conſéquence de cette idée, qu'ils exi-

geoient que chaque citoyen lui facrifiât fes intérêts, fon bonheur & fa vie, quoique le repos & la félicité de cette république ne fussent autre chofe que le repos de tous les citoyens particuliers. Il n'y a que trop fouvent dans le langage ordinaire des hommes de femblables termes, qui n'excitent dans l'efprit de ceux qui les proferent, qu'une efpece de fantômes auxquels ils attribuent une réalité que jamais n'a eue l'image confufe qui les accompagne; les mots de divinité, de deftinée, de providence &c. font de ce nombre, & delà vient que ceux qui parlent de ces chofes, ne font d'accord entr'eux, ni avec eux-mêmes. Ils varient fans ceffe, ne conviennent de rien, s'accufent mutuellement d'erreur, & ne font qu'entaffer abfurdités fur abfurdités, lorfqu'ils entreprennent d'éclaircir, ou feulement de développer les idées qu'ils prétendent avoir. Si nous n'étions accoutumés dès l'enfance à trembler au feul nom du fantôme de la divinité, nous ne pourrions nous empêcher de les regarder comme des hommes livrés à un véritable délire, car c'eft un délire de prendre fes propres vifions pour des chofes réelles & exiftantes hors de nous-mêmes. Les hommes attaqués de cette efpéce de délire vont plus loin; non feulement ils réglent toute leur conduite fur ces apparences chimériques, mais encore ils veulent forcer les autres hommes à voir ces objets qui n'exiftent point, & ils les contraignent de fe conformer à leur conduite, & de fuivre les exemples qu'ils leur donnent. Comme leur délire eft contagieux, le nombre des fanatiques eft devenu fi confidérable que les gens fages fentant l'impoffibilité de

réfifter



égyptiennes avec celles qu'ils avoient depuis longtemps ; car ils donnerent à leurs divinités les attributs des dieux égyptiens ; ils ne comprirent pas que ces dieux n'avoient pris des corps que pour un tems dans le systême égygtien, & seulement pour se rendre sensibles aux hommes lorsqu'ils vouloient converser parmi eux ; ils ne donnoient même à ces dieux que la seule figure humaine, mais ils crurent qu'elle leur étoit naturelle, & que ces dieux ne pouvoient se dépouiller de ces corps : ils les firent à la vérité diaphanes, brillans, infiniment plus légers & plus robustes que les nôtres, mais cependant sujets à la douleur, à la lassitude, aux besoins du dormir & du manger ; ils étoient immortels mais non invulnérables, comme vous l'avez vû dans *Homere*, où *Vénus* blessée par *Diomede*, est pansée par *Machaon*, le médecin des dieux. Après leur avoir donné des corps sujets en partie à nos infirmités, il n'eût pas été raisonnable de leur ôter le besoin que la nature a rendu la source de nos plaisirs les plus vifs. Les dieux furent donc exposés aux traits de l'amour : non seulement ils épousoient des déesses desquelles ils eurent des enfans qui peuplerent l'olimpe, mais ils ne dédaignerent pas de s'embraser pour de simples mortelles ; & les déesses à leur tour abandonnerent la gloire de l'olimpe pour venir chercher les faveurs des hommes ; elles ne croyoient point s'avilir par ce commerce ; les plus farouches succomberent à cette foiblesse, & selon les Arcadiens, le Mont Lathmos pourroit rendre compte de ce qui se passoit dans les rendez-vous nocturnes que *Diane* donnoit à *En-*

dymion : Ces idées étoient autorisées par la pratique introduite dans l'Orient pour favoriser la débauche des prêtres de plusieurs dieux ; on feignoit que le Dieu devenu sensible aux charmes de quelque beauté mortelle, la vouloit honorer de ses faveurs. La religion s'en mêloit, & la plus prude ne pouvoit être cruelle sans sacrilege. Il y avoit certaines déesses qui n'avoient que des prêtresses ; ces prêtresses n'osoient faire l'amour; la sagesse leur étoit ordonnée: elles se servoient du même artifice ; & par là elles ménageoient leur honneur & leurs plaisirs. Comme il arriva que quelques-uns des enfans qui nâquirent de ce commerce, se rendirent illustres, on en fit des héros, des hommes d'une espece supérieure ; & bientôt après les grands hommes eurent honte de n'avoir qu'une origine ordinaire, ils voulurent sortir des dieux ; l'imposture leur suffit dans des tems simples & grossiers, par l'amour que les hommes avoient alors pour le merveilleux de ce genre. La chose n'a plus été si facile dans la suite. *Alexandre* tenta vainement d'être le fils de Jupiter, il eut beau vouloir brouiller sa mere *Olimpias* avec *Junon*, en la faisant passer pour la rivale de cette déesse ; il n'est & ne sera jamais regardé que comme le fils de *Philippe*. Les barbares de l'Occident dont les religions nous sont connues, ne paroissent pas avoir suivi un autre systême que celui des Grecs ; si cependant on peut appeller systême un amas confus de superstitions grossieres & de traditions contradictoires.

Les Romains, quoique très-policés & ayant égalé dans la science du raisonnement les Grecs

qu'ils ont ſurpaſſés par l'éclat & l'étendue de leurs conquêtes, n'ont point de ſyſtême réglé ; la raiſon en eſt que chez eux la religion eſt une partie du gouvernement politique. Les Magiſtrats ſont à proprement parler, les prêtres de la république, & ils n'ont regardé la religion que comme un moyen propre à conduire la populace ; ainſi ne s'embarraſſant point qu'elle ſe livrât à la ſuperſtition la plus groſſiere pourvu que l'ordre public ne courût point riſque d'être dérangé ni troublé, ils ont admis le culte de toutes les nations qu'ils ont ſoumiſes ; & par le mêlange de tous ces dogmes différens la religion ancienne du pays a été comme étouffée. Il y a cependant beaucoup d'apparence qu'elle avoit un grand rapport à celle des plus anciens Grecs dont les Romains tirent leur origine, s'en étant ſéparés avant le temps de *Séſoſtris*. Au reſte la preuve que les Romains n'ont regardé le culte des dieux que comme un établiſſement politique, c'eſt la liberté que leurs plus grands hommes revêtus des premieres magiſtratures ſe ſont donnée impunément de l'attaquer dans des ouvrages publics ſous leur nom, & ſans que la conſidération & l'eſtime où ils étoient, en ayent reçu aucune atteinte.

Le grand ſyſtême qui eſt celui des Chaldéens, des Juifs, des Perſans, & de quelques autres nations voiſines, comme les Thraces, n'admet à proprement parler d'autre divinité que la cauſe premiere & univerſelle dont les ordres ſont exécutés par les êtres particuliers qui ſont ſeulement ſes inſtrumens & ſes miniſtres.

Les Juifs ne s'en ſont pas encore tenus-là ;

quoiqu'ils fassent quelque mention du systême des divinités subalternes, qu'ils nomment démons, intelligences, génies, & qui sont comme les lieutenans de l'Etre suprême, de l'Etre par excellence à qui ils rapportent tout ce qui arrive dans l'univers ; & ils croyent que l'on ne peut s'adresser à ces génies, ni leur rendre aucun culte sans déplaire à ce premier Etre. Dans leurs livres sacrés que j'ai lûs avec grand soin parce qu'ils les ont traduits en notre langue, c'est à lui seul que l'on rapporte tous les événemens, sans faire aucune attention aux causes prochaines & sensibles, & aux moyens corporels dont il s'est servi ; sa nature n'y est point expliquée, on se contente de lui donner un nom qui suivant l'interprétation des plus habiles de leurs prêtres avec lesquels je me suis entretenu, signifie seulement celui qui existe; comme si on avoit voulu marquer par-là que ce Dieu est le seul qui existe par lui-même, & que tout le reste de l'univers ne tient l'existence que de lui seul. Aujourd'hui les Juifs sont devenus plus curieux de philosophie qu'ils ne l'étoient autrefois, mais il paroît que toutes les idées qu'ils ont là-dessus, ils les tiennent des Grecs, ou des Chaldéens de qui nous allons parler.

Ces peuples avoient du Dieu suprême à peu près la même idée que les Juifs ; mais comme il habite, ainsi qu'ils le disent en termes formels, lumiere pure & inaccessible à des êtres aussi grossiers & aussi imparfaits que nous le sommes, il ne nous gouverne pas immédiatement, mais par l'entremise des intelligences & des génies,

qui nous conduifent d'une maniere pour l'ordinaire invifible & infenfible. Les plus puiffans & comme les chefs de ces génies habitent le Soleil, la Lune & les autres aftres, tandis que la populace des génies fubalternes eft attachée aux autres êtres inanimés de la nature, pierre, métaux, plantes &c. Ces génies fupérieurs agiffent fur nous & fur toute la nature, par le moyen de la lumiere & des influences des aftres, & avec le concours des génies inférieurs, attachés aux êtres particuliers.

C'eft fur cette opinion qu'eft fondée leur aftrologie, & leur art de prédire les événemens futurs que doivent produire les afpects ou le concours de ces mêmes aftres, & cela en conféquence des régles établies par des obfervations faites depuis plufieurs myriades d'années, du rapport qui s'eft trouvé entre la difpofition de ces aftres, & les événemens arrivés parmi les hommes.

Mais cette doctrine fuppofant que, comme le cours & le mouvement des aftres n'eft point arbitraire, puifque le calcul nous met en état de prédire aifément la rencontre de ces aftres, les événemens futurs font néceffaires, & que la volonté des intelligences attachées aux aftres ne peut les changer, la fuperftition ne trouvoit pas là fon compte ; les hommes ne fe contentent pas d'efpérer les biens & de prévoir les maux, ils veulent obtenir les premiers & éviter les feconds ; & cela ne fe pouvoit dans la fuppofition de la néceffité des événemens ; il falloit donc en faire un autre. On fe perfuada, dans la fuppofition que les dieux étoient maîtres des évé-

nemens, qu'ils pouvoient changer les régles qu'ils s'étoient imposées, qu'il ne s'agissoit que de se rendre favorables & de forcer les génies ennemies à se rendre par l'intercession des génies qui étoient plus puissans. Lorsque l'on désespéra de gagner les génies supérieurs, on tâcha de s'assurer de ceux qui étoient attachés aux plantes & aux pierres, & d'en réunir un grand nombre. On regarda ces génies comme des hommes, & on se conduisit avec eux sur ce pied-là ; on travailla à former en sa faveur des ligues & traités parmi ce peuple intellectuel. C'est la magie Chaldéenne, elle est comme vous voyez différente de celle que l'on connoît parmi les Grecs, & qui n'a pour objet que l'évocation des mânes & des fantômes qui habitent les royaumes sombres de Pluton, quoique peut-être il ne fût pas difficile de la rapporter à celle des Chaldéens qui, admettant des esprits malfaisans & cruels parmi ces génies inférieurs, croyoient qu'on ne pouvoit se les rendre favorables que par des crimes & par des meurtres.

Je n'entre pas dans le détail des moyens qu'on employa, les plus absurdes ne furent point rejettés. Comme cette opinion n'avoit aucun fondement réel, il ne faut pas s'etonner si l'on y fit entrer toutes les extravagances & les absurdités dont vous voyez qu'elle est remplie ; je vois pourtant que dans le commencement la médecine & les effets singuliers des remedes tirés des plantes, des minéraux & de certains animaux, furent le motif de la plûpart de ces pratiques, à l'imitation desquel-

les on en institua d'autres qui ne produisoient rien.

Ces deux sectes opposées dans le Chaldaïsme ont donc formé ce que nous appellons astrologie & magie. La derniere passa en Egypte. Le pays étant plus fertile & plus varié dans les productions de la nature, donna lieu aux hommes curieux de ces sortes de connoissances de faire un grand nombre de découvertes singulieres; elles le mirent en état d'opérer des choses extraordinaires que la populace attribua à l'opération de ces génies, avec lesquels ils feignoient d'avoir commerce par le secours de la magie. On crut que l'observation de l'aspect de certaines étoiles augmentoit la force des sacrifices par lesquels on s'imaginoit évoquer les intelligences, & c'est ce que pratiquent aujourd'hui ces superstitieux qui inondent les provinces sous le nom de Chaldéens & de Pythagoriciens.

Les usages de *Médie* & de *Perse* ne sont pas différens des Chaldéens, si ce n'est en ce qu'ils admettent nettement deux sortes d'intelligences inférieures, les unes bienfaisantes, & les autres cruelles & malfaisantes; le nom de la premiere espece est *Oromazes*, & celui de la seconde est *Arimanes*; car je ne crois pas qu'on leur doive attribuer l'opinion de ceux qui font de ces deux especes de génies deux dieux suprêmes & égaux en puissance, sans cesse opposés l'un à l'autre, dont les combats mutuels forment tous les êtres particuliers, lesquels sont un mélange de la substance de ces deux premiers principes, & qui par cette raison sont composés de lumiere & de ténébres, de matiere & d'esprit, de vertus &

de vices, de plaiſirs & de douleur. Les plus habiles des mages avec leſquels je me ſuis entretenu, m'ont accuſé que cette opinion étoit regardée comme une erreur, & qu'elle étoit formellement oppoſée au ſentiment de *Zoroaſtre*, conſervé dans ſes ouvrages où il ne reconnoît qu'un ſeul principe ſupérieur auquel il donne le nom de *Mithra* qu'ils traduiſent *amour*, *union*, *juſtice*, termes qui ſignifient qu'il le concevoit comme un être d'une nature bienfaiſante, comme la cauſe de toutes les productions, comme celle de l'ordre & de l'arrangement de l'univers, comme le lien qui en uniſſoit toutes les parties, & qui empêchoit leur diſſolution. Le ſoleil étoit la vivante image de *Mithra.* L'inſtrument le plus efficace qu'il employa après le ſoleil, étoit le feu; & ils prétendent que le reſpect qu'ils témoignoient à *Mithra*, dont ces deux choſes étoient des ſymboles naturels, avoit donné lieu aux Grecs de ſuppoſer qu'ils rendoient à ces deux êtres un culte bien éloigné de leurs principes, qui leur défendent de reconnoître d'autre dieu que *Mithra.* Au reſte ces mages qui étoient aſſez inſtruits de nos opinions, me diſoient que l'on ne pouvoit pas leur attribuer le dogme des deux principes égaux avec plus de fondement que l'on nous attribuoit à tous en général le ſentiment de quelqu'une des ſectes de philoſophie qui ſont reçues parmi nous.

Voilà, ma chere *Leucippe*, toutes les ſectes religieuſes eſſentiellement différentes que nous connoiſſons parmi les hommes; toutes les autres en ſont des modifications, formées le plus ſouvent par l'aſſemblage de diverſes opinions

prifes des fyftêmes oppofés. Telle eft par exemple la nouvelle fecte formée dans le judaïfme, & qui commence à fe répandre dans le monde. Ce font des gens que l'on nomme chrétiens ; ils croyent tous en général, comme les Juifs, qu'il n'y a que le feul Etre fuprême qui gouverne l'univers, & que cet Etre a envoyé fur la terre un homme extraordinaire pour inftruire le genre humain de ce qu'il falloit faire & croire, & de ce qu'il falloit obferver pour lui être agréable ; ils croyent auffi que cet homme eft venu changer la loi particuliere que ce Dieu fouverain avoit donnée aux Juifs ; mais fur le refte de leurs dogmes, ils ne font point d'accord entr'eux ; les uns, & il femble que c'eft le plus grand nombre, ont adopté le dogme des Egyptiens & des Indiens, & difent que l'auteur de leur fecte n'étoit pas un fimple homme, que c'étoit Dieu même, qui avoit pris un corps ; & quoique il ait perdu la vie dans les tourmens, ils n'en font pas plus embarraffés que les Egyptiens le font de la mort cruelle d'*Ofiris* : ils prétendent mettre l'honneur de fa divinité à couvert, par je ne fçai quelles merveilles qui l'ont fuivi, à ce qu'ils difent, & dont ils prétendent que fes fectateurs font témoins, quoiqu'ils foient les feuls qui en parlent. D'un autre côté plufieurs d'entr'eux ont adopté beaucoup de rêveries prifes des Chaldéens modernes fur la nature & la propriété de ce fouverain Etre, ainfi que fur les différentes efpeces d'intelligences ; ils rendent aux génies un culte, qui eft condamné par les autres, quoiqu'ils convien-

nent de l'existence de ces démons bien ou malfaisans, qui est établie par les prodiges qu'ils attribuent à l'auteur de leur secte.

Parmi les différentes opinions religieuses que je viens de dire & de décrire, il n'y en a aucune dont le dogme & le culte soient établis sur les lumieres de cette raison précise & universelle qui éclaire également tous les hommes, & qui fait que la distance des tems ou des lieux, & la différence des langues, des coutumes, des opinions, ne mettent aucune variété entr'eux, telle qu'est celle qui leur découvre les premiers principes de la morale, ou les vérités de la géométrie. Ces opinions sont absurdes, ou tout au moins des suppositions gratuites, & sans fondement; elles sont toutes opposées l'une à l'autre dans le détail des conséquences que l'on en tire : Les uns croyent que le premier être gouverne tout par lui-même, & par des volontés particulieres, & donne une attention distincte à chaque objet particulier, comme les juifs & les chrétiens; les autres, qu'il se repose sur les génies & les intelligences particulieres, comme les Chaldéens, les Egyptiens & les Grecs; & parmi ceux-là quelques-uns ne le regardent que comme une cause aveugle destituée de connoissance & d'intelligence; tels sont les Egyptiens & les Grecs, qui n'ont jamais adressé des vœux au Destin, qui ne lui ont jamais bâti de temples, & qui n'ont établi aucun culte en son honneur. Ce qu'ils nomment la fortune, est une espece de divinité particuliere, qu'ils font présider à ces événemens dont on attribue la cause au hasard, parce que l'on n'imagine

pas ce qui les a pu produire ; cet oubli du destin & de la fortune dans le culte, eſt d'autant plus étonnant, que les hommes en ont ſans ceſſe le nom à la bouche, qu'ils l'invoquent ſeule, qu'ils lui attribuent les bons ſuccès, qu'ils ſe prennent à elle des mauvais, & que le portrait injurieux qu'ils en font en la traitant de volage, d'inconſtante, d'aveugle, de fantaſque, lorſqu'ils déclament contre elle dans leurs plus grands emportemens, prouve que dans ces inſtans-mêmes ils reconnoiſſent ſon exiſtence & ſon pouvoir. Pour les Chaldéens, quoiqu'ils rendent un culte à leur *Belus*, qui eſt le maître & le roi des dieux, l'habitude où ils ſont de voir des monarques inacceſſibles à leurs peuples, & qui ſe tenant enfermés dans le fond de leurs palais, gouvernent de-là leur empire par le moyen de leurs ſatrapes, les empêche de croire qu'il faille s'adreſſer à l'être ſuprême plutôt qu'aux génies qu'il a établis entre lui & les hommes. Quelques-uns, comme les Chaldéens, croyent que les dieux inférieurs ſont des eſprits purs, c'eſt-à-dire, ſans un corps ſemblable aux nôtres, & qui ne ſont ſuſceptibles d'aucunes des paſſions ni des infirmités auxquelles nous ſommes aſſujettis, & qui ne peuvent devenir malheureux ; d'autres, comme les Egyptiens & les Grecs, penſent que les dieux-mêmes les plus puiſſans ſe ſont revêtus de corps matériels ; quelques-uns croyent auſſi comme les Grecs, que ces dieux ſont toujours ſujets à nos paſſions, à nos foibleſſes, à nos beſoins, peuvent être bleſſés, devenir malheureux & aſſez malheureux pour deſirer la mort. Les fables

de nos poëtes, conformes en cela à nos plus anciennes traditions, ne sont remplies que des exemples que j'avance. *Uranus* mutilé par Saturne & dépouillé de sa couronne ; le même Saturne chassé de son thrône par son fils Jupiter & chargé de fers ; les amours de *Jupiter*, ses déguisemens honteux pour jouir de ses maîtresses, parmi lesquelles on n'a point de honte de placer sa mere & ses filles ; les querelles des dieux, leurs combats, le péril qu'ils coururent, lorsqu'ils furent attaqués par les géans, & lorsqu'obligés de se déguiser sous la forme de divers animaux ils échapperent à peine à leur poursuite ; une infinité de faits semblables, sur lesquels je n'ai pas le tems de m'étendre, prouvent ce que nos ancêtres ont pensé des dieux. Les Egyptiens, les Indiens, & les Chrétiens après eux, ont du moins cru que tandis que non seulement les dieux, mais le souverain être, la premiere cause de l'univers, s'étoit revêtu du corps d'un homme ou d'un animal pour venir converser parmi nous, il avoit été exposé à tous les accidens auxquels l'espece dont il avoit pris la figure étoit sujette ; ensorte que de même qu'*Osiris*, *Adonis*, & *Atys* avoient souffert une mort cruelle, & que le Dieu des chrétiens avoit péri par un supplice honteux & destiné aux plus vils esclaves, le bœuf *Apis* pouvoit encore tomber sous le couteau du boucher, comme il est arrivé sous *Cambise*, & servir d'aliment aux hommes, comme il arriva sous *Ochus* qui fit servir le bœuf *Apis* sur sa table & qui régala sa cour aux dépens de la substance divine.

Il n'y a pas moins d'opposition dans le culte

& dans la pratique qu'il faut observer dans les différentes sectes, pour devenir agréable aux Dieux ; la plûpart égorgent des bêtes pour se rendre la divinité favorable. Juifs, Chaldéens, Egyptiens, Indiens, tous croyent que la vapeur du sang qu'ils versent, que la fumée & l'odeur des viandes qu'ils brûlent sur les autels, contribuent au bonheur des dieux, & les engagent par reconnoissance à leur accorder les graces qu'ils en veulent obtenir. Les chrétiens me semblent les plus sages de tous, puisqu'ils n'ont point de sacrifices, & que dans leurs assemblées ils ,, se contentent de témoigner leur amour & leur ,, reconnoissance au souverain être par des can- ,, tiques, des prieres & des actions de graces, ,, dont ils accompagnent des repas simples & ,, conformes à la frugalité de leur vie ordinaire. ,, Je me suis instruit de ce qui se passe dans ces ,, assemblées, & je puis assurer que les abomi- ,, nations qu'on leur impute sont bien éloignées ,, de leur caractere & de leurs mœurs. ,, Si ces assemblées nocturnes causent quelque désordre, il est infiniment moindre que celui dont tous nos mystères sont accompagnés, même ceux d'*Eleusis* ; car les mystères d'*Adonis*, de la déesse de Syrie, d'*Atys*, de *Bacchus*, sont si décriés parmi nous, que des gens graves auroient honte d'y être initiés.

Ces sacrifices ne conviennent ni dans le choix des victimes, ni dans la maniere de les immoler, ni dans le lieu où ils se passent, ni dans les jours où ils doivent être faits. Quelques-uns croyent que les dieux ou du moins certains dieux, ne peuvent être satisfaits, si l'on ne dé-

peuple l'univers, si l'on n'égorge des hommes sur les autels ; il faut être homicide, & quelquefois même parricide pour leur être agréable ; & ils ne favorisent parmi les Syriens & parmi les Carthaginois que ceux que les loix punissent dans les sociétés bien réglées. En Syrie & à Babylone les filles croiroient irriter contre elles le souverain être, si elles n'alloient dans le temple de *Vénus* servir aux plaisirs les étrangers que le hazard y conduit ; ensorte que ce qui s'appelle ailleurs débauche & prostitution, est-là un acte de piété qui honore la Divinité.

A l'égard des autres dieux, ils ont des goûts différens auxquels il se faut assujettir. Celui-ci veut un bœuf d'une telle taille & d'une telle couleur ; un autre veut des moutons ; un autre veut une truye, une chevre ; il y en a même dont le goût bizarre veut se repaître de la fumée d'un animal dont les nations policées n'oseroient faire leur aliment.

Quant aux mœurs que les dieux exigent, il y en a très-peu qui se soucient que l'on observe ou que l'on viole les loix de la morale ; & comment s'ensoucieroient-ils ? parmi les Grecs, par exemple, qui n'ont pas un de leurs dieux, sur-tout des plus puissans, qui ne soit souillé de quelque crime, de quelque vice abominable, ou du moins qui n'ait fait quelque action honteuse & infâme ; le meurtre, le vol, la débauche, la prostitution, la colere, la vengeance forment tous les traits de leur histoire, & il n'y a point de république qui voulût avoir des citoyens faits comme eux.

Les Egyptiens, les Juifs & les Chrétiens sem-

blent avoir un peu plus d'égard aux mœurs, & il faut avouer que les préceptes de leur secte les ont eu principalement en vue ; mais les uns & les autres croyent que quoique l'on ne puisse être agréable aux dieux sans la pratique de la vertu, néanmoins cette vertu est inutile & fausse auprès du souverain être sans la croyance de certains dogmes spéculatifs, souvent très-absurdes & toujours destitués de vérité & d'évidence, & sans l'observation de certaines cérémonies vaines & puériles, & la plûpart du tems douloureuses, comme celle de la circoncision, ou du moins fatigantes & contraires à la raison, à la nature, & aux besoins de la société, ensorte que les vertus auxquelles ils donnent le prix, sont celles qui consistent à nous priver du plaisir pour lequel la nature, c'est-à-dire, le souverain être nous a donné une pente invincible, & à nous en priver sans qu'il en revienne aucun avantage au reste de la société. La tempérance & la sobriété ne suffisent pas selon eux pour faire un homme vertueux, il faut s'abstenir de presque tous les alimens, jeûner, souffrir volontairement la faim & la soif, ne boire & ne manger qu'autant qu'il est absolument nécessaire pour ne pas mourir. Telle est la doctrine des prêtres Egyptiens & des Chrétiens. Les Juifs ne vont pas jusques-là ; mais en récompense, il faut pour se rendre agréable au souverain être, s'abstenir de certains animaux. Dans leur principe, celui qui mange du cochon ne déplaît pas moins aux dieux que celui qui mange de la chair humaine. Selon les Chrétiens, les plaisirs de l'amour que le souverain

être a rendu les plus vifs de tous parce qu'il les a attachés à la plus néceſſaire de toutes les actions, à celle de qui dépend la conſervation de l'eſpece humaine, ces plaiſirs ſi naturels ſont criminels par eux-mêmes. Ils ne condamnent pas ſeulement l'abus de ces plaiſirs, & les moyens de les obtenir contraires au bien général de la ſociété, mais l'uſage le plus réglé, & le plus légitime que l'on en peut faire. Si tous ne condamnent pas abſolument le mariage, comme font pluſieurs d'entre eux, au moins il eſt aiſé de voir par l'éloge qu'ils font de la virginité & du célibat, qu'ils regardent tous les autres états comme une tolérance pour la foibleſſe humaine. Pluſieurs ne ſe contentent pas de ces ſouffrances qui naiſſent de l'abſtinence des beſoins les plus preſſans, ils y joignent la douleur actuelle & poſitive, ils déchirent leur corps, ſe fouettent, ſe découpent dans l'eſpérance que dans cet état ils plaiſent à ce Dieu, duquel je ne puis croire qu'ils aient une autre idée que celle d'un être méchant, cruel & ſe réjouiſſant de voir ſouffrir les hommes.

Ces ſentimens étant trop abſurdes & trop oppoſés entr'eux, pour être fondés ſur les lumieres de la raiſon naturelle, de la vraie raiſon, comme vous l'avez vu ; il faut examiner par où ils peuvent être appuyés, & comment je connoîtrai qu'ils ſont vrais.

Je remarque d'abord que tous ceux qui les ſoutiennent, m'aſſurent en particulier qu'ils ont la vérité pour eux, & que leur perſuaſion eſt également vive ; & en effet je vois que pour défendre ces opinions, ils ont fait & ont ſouffert

fert ce que les intérêts les plus chers ne font point faire pour la conservation de ce que nous avons de plus précieux.

Comme leurs opinions sont toutes opposées entre elles & que la vérité est une, elle ne peut se trouver dans toutes ces différentes sectes à la fois ; il pourroit seulement arriver qu'elle ne fût dans aucune ; car ce n'est pas une chose bien rare, de trouver des gens dont la persuasion est plus forte que les raisons qu'ils ont de croire. Ainsi c'est à moi à examiner avant que de choisir celle qui sera le mieux prouvée. Comme elles alléguent toutes avec une égale raison la persuasion où elles sont de la certitude des moyens pour plaire au souverain Etre, je ne puis supposer que cette persuasion ait nécessairement été produite dans les premiers qui l'ont eue, par des preuves évidentes de la vérité des choses qu'ils croyoient ; parce que, de leur propre aveu, l'erreur & la fausseté ont excité le même degré de persuasion que la vérité. Ainsi je suis en droit de demander à voir leurs preuves, & à les examiner ; ces preuves consistent dans l'autorité des Dieux, ou du souverain Etre ; qui a (disent-ils) révélé que ces opinions étoient vraies. En même-tems, il ne doit y avoir qu'une de ces opinions qui jouisse de cet avantage. Voyons quelle sera celle à qui nous l'accorderons.

Les Grecs n'employent aucune révélation, pour établir leur religion. Les oracles qu'ils prétendent subsister parmi eux & par le moyen desquels les dieux les instruisent de ce qu'ils ignorent, ces oracles supposent la religion & ne l'établissent pas ; ils ne parlent que dans des oc-

casions particulieres, & sans vouloir philosopher ni dogmatiser, ils répondent tant bien que mal aux questions qu'on leur fait pour sçavoir quel sera le sort d'une maladie ou le succès d'une entreprise ; & tout se borne à ordonner quelque sacrifice. D'ailleurs les oracles sont moins anciens que la religion qui étoit déjà établie lorsqu'ils ont commencé ; plusieurs d'entr'eux ont cessé, d'autres ont pris leur place, qui ont à leur tour perdu leur crédit par le succès qu'ont eu des oracles encore plus nouveaux. D'ailleurs l'obscurité & l'ambiguité de tous ces oracles, la fausseté manifeste du plus grand nombre des réponses qu'ils rendent, montre évidemment qu'ils n'ont aucun avantage sur les prédictions de ces imposteurs vagabonds qui courent les provinces, pour mettre la superstition des ignorans à contribution ; & en effet ces oracles sont tellement décriés, que les gens les moins pénétrans ne les consultent que par maniere d'acquit. Nos Grecs n'ont nuls livres sacrés ; toute leur religion est fondée sur des traditions confuses, & dont l'origine est non seulement obscure ; mais remplie de contradictions ; il n'y a qu'à lire le recueil qu'*Homere* en a fait, compilant ce qu'il avoit tiré des archives des temples les plus célebres, l'ouvrage de *Théophraste*, d'*Erese*, ou ceux de nos historiens qui ont écrit sur les antiquités des nations & des villes de la Grece : elles font toutes remonter leur origine si haut qu'elle se confond avec l'histoire des dieux ; & cette partie de l'histoire est si incertaine qu'elle n'a point d'autre nom que celui d'inconnue & de fabuleuse.

Si nous consultons les poëtes, outre que les monumens d'*Orphée*, le plus ancien de tous, sont certainement d'un tems très-postérieur, & qu'*Aristote* croyoit même que cet *Orphée* dont on montroit les ouvrages n'avoit jamais existé; ils ne servent de rien pour établir la religion; ses révélations prétendues, son commerce avec les dieux, ne nous apprennent point qu'ils lui aient donné autorité de rien annoncer de leur part aux hommes, & qu'ils lui aient fourni les moyens de prouver qu'il avoit véritablement reçu d'eux cette autorité. Le *Minos* des *Crétois* a été à la vérité un législateur célebre, mais son commerce prétendu avec les dieux, & ses retraites dans les antres sacrés du Mont *Ida* ne peuvent servir à établir la vérité de la religion des Grecs, quand même ces révélations ne seroient pas de pures fables; puisque les *Crétois*, instruits par *Minos* lui-même, regardent & ont toujours regardé les dieux de la Grece, les plus célebres, comme des hommes nés, élevés, & morts dans leur isle, où ils ont été ensévelis, ainsi que leurs tombeaux en faisoient foi, & suivant les inscriptions mêmes de ces tombeaux recueillies par ce même *Homere*. En effet loin que les prêtres des dieux prétendent établir la vérité de leurs dogmes sur les révélations de *Minos*, & sur le témoignage des *Crétois*, ils les traitent de menteurs, à cause de ce qu'ils ont dit du tombeau de *Jupiter*; sans penser que ceux qui étoient nés comme les autres hommes, qui avoient vêcu dans un corps sujet aux mêmes infirmités qu'eux, devoient avoir été aussi sujets à la mort; & pour le prouver,

je ne veux pas d'autre témoignage que ceux d'*Hésiode* & d'*Homere* qu'ils regardent comme des hommes inspirés.

Mais comme nous avons vu que la religion des Grecs venoit des Egyptiens, peut-être sera-ce parmi eux que nous trouverons des preuves de la vérité de cette religion que nous cherchons. Les Egyptiens prétendent qu'*Osiris* ou le souverain Dieu lui-même a habité parmi eux, qu'il les a gouvernés sous la forme d'un homme, qu'il a fondé leur monarchie & leur religion ; mais ils n'ont aucuns livres de lui. Le plus ancien législateur de l'Egypte étoit *Menés* selon quelques-uns, ou selon d'autres son fils *Athothis* (c'est le Thot de *Platon*) que ce philosophe prétend être le Mercure des Grecs, &c. que quelques auteurs font l'inventeur de l'écriture & de la plûpart des arts ; il laissa des livres contenant les préceptes de ce qu'il falloit croire & pratiquer au sujet des dieux, pour leur être agréable. Un de ses descendans, de même nom que lui, transcrivit ses livres dans un caractere plus aisé à lire & à entendre que celui dans lequel ils avoient été écrits d'abord. Les Egyptiens prétendent avoir conservé ces livres. *Manethons* & *Sanchoniaton* en ont publié quelque chose dans leurs ouvrages ; mais malgré cela, ces livres ne subsistent plus ; & quand ils subsisteroient, les prêtres conviennent eux-mêmes qu'ils ont perdu l'intelligence des *Hiérogliphes*, ou caracteres sacrés dans lesquels ils étoient écrits : ils ne peuvent expliquer qu'à peine les inscriptions qui sont sur leurs obélisques quoique gravées dans un tems bien posté-

tieur. Et quand même ils prétendroient les entendre, comme la signification de ces caracteres n'étoit qu'allégorique, c'est-à-dire arbitrale, on est toujours en droit de douter de l'interprétation qu'ils y donneroient, n'ayant point ces livres, & ne pouvant nous assurer ni de leur authenticité, ni de leur véritable intelligence. Ne pouvant les examiner par la comparaison des monumens contemporains, ni par ceux des tems qui les ont suivis, nous n'avons d'autres preuves de la vérité de ce qui y étoit contenu que le témoignage de ceux qui prétendent que leur religion est celle qui y étoit enseignée; & comme nous l'avons vu, ce témoignage n'a aucune force, puisque la persuasion étant égale dans toutes ces différentes religions, elle ne sert de rien pour prouver la vérité d'aucune en particulier. Mais qui m'assurera que ces livres, quels qu'ils soient, contenoient la religion révélée aux Egyptiens? Je vois les villes de ce pays partagées sur cette matiere en un nombre presque infini d'opinions, non seulement différentes, mais encore opposées les unes aux autres; chaque ville, ou du moins chaque province a sa divinité, qu'elle prétend être la seule, & elle se fait un point de religion de massacrer ce que les autres adorent. Vous sçavez quelles haines cette division de sentimens entretient parmi eux, les cruautés qu'ils exercent les uns contre les autres à ce sujet, la peine qu'ont les magistrats à les contenir; & vous êtes instruite que les efforts successifs des Persans, des Grecs & des Romains, pour abolir la religion Egyptienne, viennent seulement

de ce qu'ils la regardent comme étant propre à inspirer à ceux qui la professent, les sentimens de la haine la plus barbare & la plus féroce pour ceux qui ont des opinions différentes. Cette persécution qui s'excite de tems en tems entr'eux, contre les Juifs & les Chrétiens, ne part que d'une source de politique. Les Romains sont trop sensés & trop tolérans pour croire que la société ait droit de punir l'erreur & l'extravagance, à moins qu'elle ne devienne une manie capable de troubler la paix & le bon ordre; comme il arrive dans les religions, où l'on se croit obligé pour plaire aux dieux de contraindre les autres hommes à penser comme soi.

Laquelle de ces différentes traditions égyptiennes préférerai-je aux autres ? toutes alléguent des révélations expresses en leur faveur, toutes citent des livres dans lesquels elles prétendent qu'elles sont écrites, chacune prétend jouir du même privilége, à l'exclusion des autres. Mais comme aucune ne peut prouver le droit qu'elle s'attribue, je suis obligé d'en revenir à la raison dont on vouloit m'empêcher de me servir; & cette raison me fait voir que ces dogmes sont composés de fables absurdes, extravagantes, infâmes même, & telles que les écrits les plus décriés ne contiennent rien de pareil; que les pratiques que l'on m'impose sont incommodes, puériles, extravagantes, contraires à la nature & au principe du sens commun; telles que l'abstinence totale de certains animaux, les veilles, les jeûnes, les flagellations, la recitation de certaines paroles mystérieuses,

ſouvent deſtituées de ſens, & preſque toujours d'un ſens raiſonnable. La raiſon ne peut concevoir que ſuppoſé l'exiſtence d'un Dieu, & d'un Dieu qui ait exigé qu'on lui rende un culte particulier, ce ſoit par un tel culte qu'on puiſſe lui devenir agréable. Les deſcriptions & les images que l'on me donne de ces dieux ſont mêmes telles qu'il n'eſt aucun homme qui ne prît la fuite, & qui ne fût ſaiſi de la terreur la plus vive à la vue d'un être qui auroit la figure de ces dieux. Ainſi c'eſt certainement ailleurs que chez les Egyptiens qu'il faut chercher la révélation.

Les indiens ont, à la vérité, des livres qu'ils ſoutiennent très-anciens, pour leſquels ils ont une vénération infinie, & qu'ils prétendent avoir reçus de leurs dieux-mêmes. Mais par ce qui m'a été dit de ces livres qu'ils montrent difficilement aux étrangers, qui ſont écrits dans une langue difficile à entendre, & différente de celle qu'on parle préſentement ; ils contiennent deux ſortes de dogmes ; les uns ſont d'une maniere figurée, à travers laquelle on voit clairement que leurs auteurs étoient des philoſophes, qui ne diſtinguent point la ſubſtance divine de celle de l'univers, qui croyent que nos ames & nos corps ſont autant de parties ou de modifications de la divinité, & qui par conſéquent ne doivent aucun culte au ſouverain être parce que l'on ne peut s'en rendre à ſoi-même ; ils ajoutent à cela que ces ames & ces corps ne ſont par la naiſſance & par la mort que prendre de nouvelles formes & paſſer d'un état dans un autre, & que ce qui regle le ſort d'un chacun de

ces états, eſt une certaine fatalité qui a attaché le bonheur à la vertu & l'infortune au vice. Tous les événemens ſont néceſſaires ſelon eux, & par conſéquent n'y ayant point de liberté il n'y a ni mérite ni démérite au ſens où nous entendons ces mots, & par conſéquent on ne peut ni plaire ni déplaire au ſouverain être; & comme tous les événemens ſont néceſſaires, on ne doit pas eſpérer que le culte qu'on lui rend ſoit capable de changer le ſort qui nous eſt deſtiné.

A ces principes théologiques, on a joint pluſieurs fables abſurdes des avantures de leurs dieux, dont pluſieurs ſont ridicules, & qui ne ſont point de la même main que le reſte; on y voit auſſi des traditions hiſtoriques, qui quoique confuſes, montrent que ces peuples ont conſervé la mémoire des tems antérieurs & de toutes les hiſtoires des autres nations.

Comme ce qu'il y a de plus ancien dans ces livres, détruit le culte par lequel ces peuples prétendent honorer les dieux, & même l'exiſtence des dieux, ſelon que le peuple le conçoit, vous voyez, ma chere *Leucippe*, que l'on ne peut les regarder comme le fondement d'une religion véritable & qu'il ne faut pas s'y arrêter.

J'ai connu par le commerce de leurs plus ſçavans Brachmanes qui accompagnoient les ambaſſadeurs de *Taprobane*, que leurs philoſophes ne regardent la religion que comme un établiſſement politique. Ils croyent que celle de chaque pays eſt la véritable pour ceux qui la profeſſent; & ils me citoient là-deſſus les vers d'un

de leurs poëtes myſtiques, qui après avoir dit que la divinité eſt comme un grand roi qui reçoit les hommages des différentes nations de ſon empire, avec les cérémonies particulieres à chacune d'elles, ajoutoit que ce monde, avec les différentes religions qui y ſont établies, étoit une des ſeptante mille comédies que la divinité repréſentoit devant elle pour s'amuſer.

Les Perſans ont des livres ſacrés écrits ſelon eux par *Zoroaſtre*, mais c'eſt par le dernier de ceux qui portoient ce nom, & qui n'a vêcu que du tems de *Cyrus*, & de *Darius*, fils d'*Hyſtaſpes*, dont il eſt parlé dans ces ouvrages. Les Perſans prétendent que ces livres ont été écrits par *Mythra* lui-même ; & ſi l'on en excepte un grand nombre de pratiques puériles & ridicules, qui ſemblent cependant avoir leur fondement dans des réglemens convenables à la nature du climat, & tournées en cérémonies religieuſes par la ſuperſtition des peuples antérieurs à *Zoroaſtre* qui n'étoit que le reformateur de l'ancienne religion, ils contiennent des préceptes conformes à la raiſon ; c'eſt par le reſpect & par la reconnoiſſance que l'on adore le ſouverain Etre ; on ne ſuppoſe point qu'il nous ait donné de préceptes différens de ceux que la nature nous inſpire ; la douleur paſſe dans cette religion pour un mal, il faut la fuir, le plaiſir eſt un bien, & pourvû qu'on ne le recherche que par les moyens conformes aux loix, c'eſt-à-dire, que l'ordre de la ſociété n'en ſoit point violé, on eſt agréable au ſouverain Etre. De toutes les religions que nous connoiſſons, c'eſt la plus ſenſée ; mais après tout, ſon

inſtituteur, ou plutôt ſon reſtaurateur, n'eſt qu'un ſimple homme, qui ne nous prouve point qu'il ait d'autre droit que celui de la raiſon ; les merveilles que l'on prétend qu'il a faites pour convaincre ſes compatriotes de la vérité de ſa miſſion, ne ſont pas trop bien établies ; elles n'ont point été connues hors de ſon pays ; & dans ſon pays il y a un grand nombre d'hommes qui les rejettent.

D'ailleurs les pratiques religieuſes de ceux qui le regardent comme l'interprête du ſouverain Etre, ſont contraire à ſes principes. Ils font conſiſter toute la religion dans l'obſervation de quelques cérémonies vaines, & qui, ſelon l'idée qu'il nous donne lui-même du ſouverain Etre, ne peuvent être regardées tout au plus que comme des uſages particuliers à ceux au milieu deſquels il vivoit, & qui étant devenus comme ſacrés pour eux, ne pourroient être déracinés de leur eſprit ſans violence ; & il ne faut pas l'employer pour ôter aux hommes des opinions indifférentes à la tranquillité publique. Ainſi les dogmes Perſans ſont moins une religion qu'une ſecte de philoſophie, qui dans ce qu'il y a de raiſonnable, ne contient rien qui ne lui ſoit commun avec celles de toutes les autres nations.

Les Chaldéens prétendent avoir eu des livres ſacrés, mais ils ne peuvent plus nous les montrer ; ce que *Béroze* en a tiré pour compoſer ſon hiſtoire, fait remonter ſi haut l'origine de leur nation & de leur religion, que cela n'eſt appuyé que ſur des traditions bien confuſes. Il rapportent, pour établir leur anti-

quité, des obſervations aſtronomiques & généalogiques de plus de quatre cent ſoixante-dix mille ans. Il eſt certain que le mouvement des aſtres a été connu & déterminé chez eux, il y a longtems. Leur religion en dépend, pour ainſi dire, & ce motif les a obligés de s'y appliquer de très-bonne heure, mais il s'en faut bien qu'ils aient de quoi prouver cette antiquité de pluſieurs myriades d'années qu'ils donnent à leur nation ; puiſque leurs obſervations ſuivies ne remontent qu'à quatre ou cinq ſiecles au-deſſus d'*Alexandre*, & que la plus ancienne des obſervations antérieures recueillies par *Caliſthene*, & envoyées par lui à *Ariſtote*, ne précede pas de deux mille ans la conquête de Babylone & la défaite de *Darius*.

Les Chaldéens n'ayant donc plus de livres ſacrés, nous ne pouvons ſçavoir laquelle des deux ſectes qui le partagent ſuit la doctrine de ces livres ; il paroît que celle qui fait profeſſion de la pure aſtrologie, ne doit point avoir de culte religieux. Car tout étant néceſſaire, l'obſervation des loix ne dépend point de notre volonté, & par conſéquent nous ne devons être ni agréables ni déſagréables au ſouverain Etre, par l'obſervation des loix que la religion impoſe ; & il ne peut en avoir établi une.

La ſeconde ſecte qui ſuppoſe que les dieux & les hommes peuvent agir librement, peut ſeul former une religion. Elle prétend que les hommes peuvent converſer avec les dieux, elle enſeigne même les moyens de lier ce commerce, & elle ſoutient que ces moyens ſont infaillibles ; ce livre qui court parmi nous ſous le nom

d'oracles de *Zoroastre*, en est rempli ; mais aucun de ceux qui observent ce qu'il prescrit, n'a pu encore y réussir ; nos prétendus mages de Chaldée ne sont tout au plus que des fourbes dont les prestiges absurdes peuvent à peine séduire la plus vile populace, loin d'en imposer aux gens éclairés qui les examinent. Cela seul doit prouver que la religion qu'ils nous annoncent, est fausse, puisque les préceptes qu'elle nous donnent ne peuvent produire les effets qu'ils en attendent & qu'elle promet.

D'ailleurs ces préceptes sont insensés & leurs pratiques si absurdes que cela seul pourroit bien nous persuader que ce n'est qu'un tissu d'extravagance & de puérilités imaginaires, inventées par des fourbes qui vouloient se rendre recommandables au reste des hommes, ce que l'ignorance, la crédulité, la superstition a grossi de jour en jour.

La religion des Juifs & des chrétiens est la seule dont il me reste à examiner le fondement; je les joins ensemble parce que les derniers supposant la vérité des livres reçus par les premiers, & n'ayant prétendu que reformer leur religion, ils n'en doivent pas être distingués.

Les livres Juifs nous sont connus; eux-mêmes les ont traduits en notre langue ; ainsi nous pouvons les examiner. Ces livres sont de plusieurs sortes, les uns attribués à leur législateur & portant son nom, les autres écrits depuis lui, mais par des gens que leur dieu inspiroit, & auxquels même il découvroit l'avenir, afin qu'ils le révélassent à leur nation.

Le premier de ces livres attribués au législa-

teur des Juifs, contient l'hiſtoire du monde entier, depuis la premiere origine des êtres juſqu'à ſon tems. Les quatre ſuivans contiennent le détail de leurs loix, & de leur police éccléſiaſtique & civile.

Leurs traditions hiſtoriques ſur l'origine du monde juſqu'au tems d'un Chaldéen duquel ils croyent qu'eſt deſcendue toute leur nation qui ne ſe regarde que comme une ſeule famille partagée en douze tributs, ſorties de douze fils de cet homme; ces traditions, dis-je, ſont aſſez conformes à celles des Chaldéens, ſi ce n'eſt qu'ils abrégent les tems infiniment plus qu'eux; les uns & les autres croyent que depuis le premier homme juſqu'à celui ſous lequel arriva cette grande inondation qui fit périr tout le genre humain, à l'exception d'une ſeule famille qui repeupla toute la terre, il n'y a eu que dix générations; mais la conformité ne va pas plus loin : Ce livre des Juifs ainſi que les ſuivans, ſuppoſe l'exiſtence d'un dieu unique, qui a fait le monde & le gouverne, mais il ne vous explique point ce qu'il eſt, & quelle idée nous devons nous en former. Au reſte ce livre contient des choſes qui ne ſe peuvent expliquer que par des allégories forcées & qui ne ſont gueres dignes de la majeſté du ſouverain Etre dont il nous donne des idées aſſez puériles. Les Juifs eux-mêmes conviennent qu'il y a des choſes inſérées dans ce livre ainſi que dans les ſuivans, qui ne peuvent avoir été écrites que long-tems après le législateur, enſorte qu'ils ne ſont point venus à nous tels qu'ils ſont ſortis de ſes mains; ce qui donne une grande

atteinte à leur autorité ; d'ailleurs il y a des contradictions manifestes en quelques endroits, ce qui ne convient pas aux ouvrages dictés par le souverain Etre, dont la sagesse doit être supérieure à celle de tous les hommes. Ces difficultés sont encore plus fortes dans les ouvrages suivans : Ceux qui contiennent leur histoire sont imparfaits, & d'ailleurs sont écrits avec une obscurité & une sécheresse infinie, & ne peuvent être regardés que comme des extraits faits par des particuliers de livres plus étendus, auxquels on renvoye à tous momens. A l'égard de leurs livres écrits par des hommes inspirés, on voit dans leur histoire que rien n'étoit plus commun parmi eux, que de trouver des gens qui se persuadassent d'avoir commerce avec le Dieu suprême, & qui donnant les mêmes preuves de la vérité de leurs révélations que donnoient ceux qui sont regardés comme de vrais prophêtes, passent néanmoins parmi les Juifs pour des imposteurs ; ainsi il ne reste plus de marque à laquelle on puisse distinguer les vrais prophêtes d'avec les faux.

En général on peut observer que les ouvrages de ces hommes inspirés étant supposés écrits dans des temps antérieurs, nous n'avons point de preuves qu'ils soient de ces tems-là, & que leurs auteurs aient véritablement prédit ce qui est arrivé depuis. Nous ne sommes point sûrs que leurs prédictions n'aient point été ajustées après coup avec les événemens, par ceux qui les ont mis en ordre ; ce qu'il y a de certain, c'est que de l'aveu même des Juifs il n'y a plus de prophêtes parmi eux, ainsi nous sommes obli-

gés de les en croire sur leur parole, lorsqu'ils nous assurent que Dieu se communiquoit jadis aux hommes.

En examinant le systême de leur religion & la suite de leur histoire, nous voyons qu'ils sont persuadés que le souverain Etre les a choisis parmi tous les autres peuples de la terre, pour leur déclarer de quelle maniere il vouloit être adoré; & que pourvû qu'ils fussent fideles à ses loix il leur promit de les combler de bonheur, que pour les convaincre que c'étoit véritablement lui qui avoit dicté cette loi; il fit en leur faveur les plus grandes merveilles. Mais il semble qu'il lui étoit plus facile de déranger toute la nature, de bouleverser les élémens, d'arrêter le cours du soleil, de rendre solides la mer & les fleuves, d'épaissir la rosée pour en faire une nourriture &c. que de toucher leur cœur, de persuader leur esprit. C'est déja un grand sujet de révoquer en doute la vérité de ces prodiges; car s'ils étoient véritablement arrivés, ils auroient produit dans ceux qui auroient été les témoins, la persuasion la plus vive. Cependant nous voyons par leur histoire que leur législateur ne fut occupé pendant sa vie qu'à appaiser les séditions qui s'excitoient contre lui, & que les châtimens les plus séveres & les plus tyranniques ne pouvoient les empêcher de quitter le culte du Dieu qu'il leur prêchoit, pour suivre celui des divinités des autres pays. A peine fut-il mort qu'ils oublierent les loix qu'il leur avoit données; & la suite de leur histoire pendant plusieurs siecles, n'est qu'un tissu de passages du culte de leur Dieu à celui des di-

vinités étrangeres, jusqu'à ce qu'enfin leur ville & leur royaume furent détruits par les Chaldéens qui les emmenerent en Assyrie pour peupler la ville de Babylone & les environs. Ils passerent près d'un siecle dans ce pays, & ne revinrent habiter leur patrie que lorsque *Cyrus* craignant la puissance de Babylone nouvellement conquise, résolut d'affoiblir cette ville, en lui ôtant la meilleure partie de ses habitans. Depuis ce tems, ces Juifs auparavant si rebelles à leur dieu malgré les prodiges éclatans qu'il opéroit tous les jours à leurs yeux, devinrent fideles à sa loi, & ont témoigné pour elle le zèle le plus vif & le plus ardent ; non seulement ils n'ont point adoré les divinités étrangeres, mais lorsqu'un des rois de Syrie descendu de *Seléucus* voulut les contraindre d'adorer les dieux de la Grece & de violer la loi de leur dieu, en mangeant des animaux qu'elle leur interdit, ils souffrirent avec constance les tourmens les plus cruels plutôt que de violer cette loi & de se souiller par ce qu'ils regardoient comme des abominations ; cependant ils n'avoient alors, pour les soutenir, ni prophête ni prodiges, & néanmoins leur persuasion étoit plus vive que dans le tems où leur histoire suppose que Dieu en envoyoit tous les jours. Cette persuasion n'a été produite que par l'idée où ils étoient que les prodiges rapportés dans leur histoire étoient véritables. Quel effet auroient-ils donc dû produire sur ceux que l'on prétend en avoir été les témoins, puisque la seule opinion qu'ils sont arrivés, fait aujourd'hui une telle impression sur leurs descendans ? il faut conclure de

de là que ces prodiges n'ont jamais été, mais qu'ils ont été insérés après coup dans une histoire qui de leur propre aveu a été compilée par celui qui les ramena de Babylone, qui établit leur nouveau gouvernement, qui rebâtit leur ville avec le temple de leur dieu, & qui régla la forme de leur religion entiérement abolie.

Selon les promesses positives de leur dieu, ils doivent être heureux & florissans tant qu'ils seront fideles à sa loi. Jamais ils ne l'ont été davantage que depuis leur retour de Babylone, & jamais ils n'ont été plus malheureux. Exposés à la tyrannie des successeurs d'*Alexandre*, ils ne se sont soustraits à leur puissance que pour retomber sous celle des Romains, qui lassés enfin de leurs continuelles révoltes, ont détruit leur ville, ont exterminé la plus grande partie de la nation, & ont dispersé le reste dans les provinces de leur empire, où la persécution continuelle qu'on leur a faite, ne peut les ébranler loin de leur faire abandonner leur religion. Que peut-on penser de la vérité des promesses qui leur ont été faites au nom de Dieu, sinon que ce n'est qu'une adresse de leur législateur qui vouloit faire impression sur un peuple superstitieux, & qui voulant profiter de cette disposition de leur esprit, tournoit en prodiges tout ce qui leur arrivoit d'extraordinaire, suivant le langage de ces peuples, dans lequel ce qui arrive de plus ordinaire passe pour une action immédiate de Dieu? comme les livres de ce législateur ont passé successivement par bien des mains qui y ont changé & ajouté ce qui leur

a plu, il n'eſt pas étonnant qu'ils ſe trouvent remplis de tant de prodiges racontés ſuivant les idées qui s'en étoient répandues parmi une nation groſſiere, crédule & ſuperſtitieuſe. Ainſi je concluds que leur religion ne conſerve pas plus de marques de divinité que celle des Indiens, ou des Egyptiens & des Chaldéens, qu'il n'y a plus de marques ſubſiſtantes de la certitude des révélations ſur leſquelles elle eſt fondée, & que tout dépend de la tradition hiſtorique, & de la croyance de ceux qui les reçoivent.

Depuis la ruine & la diſperſion des Juifs, il s'eſt élevé parmi eux une nouvelle ſecte que l'on nomme chrétiens du nom de leur légiſlateur. Je vous en ai déja parlé; ces gens ſuppoſent la vérité de la loi & de toutes les révélations Judaïques, mais ils prétendent que le bonheur promis aux Juifs n'étoit pas un bonheur tel qu'ils l'imaginent, conſiſtant dans la gloire, dans la richeſſe, dans l'abondance & dans la tranquilité de leur empire, ces peuples n'ayant jamais eu aucun avantage ſur les autres nations dans la jouiſſance de ces biens, mais dans la connoiſſance de la vérité, dans la pratique de la vraie vertu, dans une eſpece de béatitude Stoïcienne qui pendant cette vie peut ſe trouver dans l'état le plus malheureux, & après la mort dans le commerce du ſouverain Etre, avec lequel ils converſeront & qu'ils connoîtront alors intimément. Ils ajoutent que cette loi donnée aux Juifs n'étoit qu'une loi particuliere, qui devoit finir au bout d'un certain tems, après lequel le culte des Juifs & les pratiques gênantes de leurs cérémonies ſeroient abolies, qu'alors l'Etre ſuprême n'exi-

geroit d'autre adoration des hommes, que le respect, l'amour & la reconnoissance, jointe à la pratique exacte d'une vertu sublime, & portée plus loin que les philosophes ne l'ont jamais portée ni poussée. Ils assurent que ce tems est arrivé, que leur Christ est celui que Dieu a envoyé parmi les hommes pour leur enseigner le moyen de lui devenir agréables, & que c'est celui que Dieu avoit tant de fois promis aux Juifs, & qui devoit les tirer de l'état malheureux où ils se trouvoient plongés; & c'est ce que signifie selon eux le titre de Christ qu'ils lui donnent, car il avoit un autre nom. Les Juifs au contraire soutiennent que tout ce qui a été prédit de cet homme qui doit relever leur nation, ne peut se prendre allégoriquement. Ils disent que ce sera un roi puissant qui les rassemblera, & qui rétablira leur empire & l'étendra sur toutes les nations. Et il faut avouer en effet que leurs livres ne nous en donnent pas une autre idée, & que l'on n'y trouve rien qui favorise l'explication des chrétiens.

La secte de ces derniers dépend de la vérité de celle des Juifs, sur laquelle elle est entiérement fondée; ainsi il suffiroit d'avoir détruit la premiere pour se dispenser de parler de celle-ci, mais par elle-même elle est destituée de preuves suffisantes; nous n'avons aucun livre de ce Christ, quoique ses disciples en aient écrit plusieurs, il y en a quelques-uns qui ne parlent que par oui-dire, & dont les auteurs ne prétendent point avoir été témoins des faits qu'ils rapportent; ainsi on peut leur refuser sa créance. Pour les autres ce sont des ouvrages obscurs,

inconnus au public, & que les chrétiens cachent avec un grand soin aux Juifs & aux étrangers; car le mystere est un des plus grands points de leur religion ; ensorte que comme ces livres n'ont point été exposés à la critique & à la contradiction, le silence de leurs ennemis sur les faits qui y sont contenus ne peut être cité comme un aveu de leur vérité. D'ailleurs ces livres sont remplis de prodiges faits par cet homme à la vue de toute la nation Juive, de maladies incurables guéries sans employer aucuns remedes, d'aveugles, de muets & de sourds guéris, de gens morts depuis plusieurs jours auxquels il a rendu la vie; c'est une chose absurde, vû la maniere dont les hommes sont faits, que de supposer que l'on ait persécuté un homme pour lequel Dieu se déclaroit d'une maniere si éclatante, qu'on l'ait arrêté, & qu'on l'ait fait mourir comme un malfaiteur, quoique sa vie paroisse fort innocente & qu'on n'aperçoive en lui aucune action qui pût causer le moindre trouble dans la société.

D'ailleurs une partie de ces livres sont pleins de puérilités & d'absurdités, & l'on ne peut sauver les contradictions qui se trouvent parmi ceux qui sont les plus purgés. Ainsi il n'y en a aucun qui porte quelque caractere auquel notre raison doive se soumettre, & qui la force de reconnoître que les opinions qui y sont contenues, sont d'une certitude au-dessus de celle des vérités, & que par conséquent nous devons les recevoir quoiqu'elles ne paroissent pas s'accorder avec ces dernieres.

Vous voyez, ma chere *Leucippe*, par tout

ce que je viens de rapporter, que la vérité de ces religions dépend de l'autorité que ceux qui nous atteſtent les faits ſur leſquels elles ſont fondées, doivent avoir ſur notre eſprit, & du degré de croyance que nous devons ajouter à leurs diſcours. Les prodiges & les témoignages viſibles que nous ne pouvons attribuer aux hommes, ne ſubſiſtant plus à préſent, nous ne ſommes obligés de croire la vérité de ce que l'on nous en conte que de la même façon que nous croyons les événemens paſſés; & ils ne peuvent tout au plus avoir qu'une certitude hiſtorique. Or qu'eſt ce qu'une telle certitude? On s'y prête dans les choſes indifférentes & qu'il ne nous coûte rien de croire; mais ſi l'on prétendoit en conſéquence de certains faits hiſtoriques noûs dépouiller de ce que nous poſſédons, nous aſſujettir à des pratiques gênantes, incommodes & douloureuſes, nous priver de ce qui nous eſt le plus cher, nous interdire tout plaiſir, tout repos, en un mot détruire notre bonheur, ne devons-nous pas examiner avec la derniere rigueur les titres ſur leſquels on ſe fonde, réſiſter auſſi long-tems que nous pourrons le faire avec raiſon, & ne nous rendre qu'à la derniere évidence? Après tout il ne s'agit pas moins ici que de la liberté de notre corps, de notre entendement, de notre volonté, que l'on prétend réduire en eſclavage. Il me ſemble que la choſe vaut bien la peine de la défendre, & de ne nous point rendre ſans combat. Je vous l'ai déja dit pluſieurs fois, toutes ces religions employent des preuves de même eſpece pour montrer la vérité de ce qu'elles contiennent, je vois

de tous les côtés une égale persuasion, un zèle égal, un égal dévouement pour des dogmes dont on se dit prêt à sceller la vérité de son sang ; on s'accuse mutuellement d'aveuglement, d'erreur, de prévention, & l'on fait des merveilles tant qu'il ne s'agit que d'attaquer les opinions des autres systèmes, on en triomphe hautement, on met dans le plus beau jour leurs absurdités, leurs contradictions, le défaut de leurs preuves ; mais cet avantage cesse, dès qu'il s'agit de défendre ses propres sentimens, & passe du côté de ceux qui attaquent.

La persuasion la plus vive de certains dogmes & de certains faits n'est donc pas une preuve suffisante pour en établir la vérité ; car cette persuasion est égale dans tous les partis ; & la vérité ne peut être que dans un seul ; je ne sçai même par quelle fatalité il arrive qu'à la honte de la raison humaine, les religions les plus absurdes, comme celles des Indiens & des Egyptiens, sont celles qui fournissent les plus grandes marques de persuasion ; les austérités affreuses auxquelles ils s'assujettissent par un motif de religion, sont telles que les supplices inventés par les tyrans les plus cruels, ne les égalent pas.

C'est donc à la raison à examiner leurs preuves, & à décider en faveur de ce qui lui paroîtra le mieux prouvé. Ainsi de leur propre aveu, cette raison qu'ils veulent bannir, doit entrer dans ses droits. Il seroit trop injuste de vouloir bien l'employer lorsqu'il s'agit de combattre les autres opinions, & d'en interdire l'usage quand il faut examiner la sienne propre.

D'ailleurs il n'y auroit aucune secte qui ne prétendit avoir ce privilege; & si cela étoit, ce seroit encore à la raison à décider entre elles sur cette prétention. Rapportons-nous en donc sincérement & de bonne foi à la raison, l'unique juge de ces matieres; ne croyons que ce qu'elle nous apprendra; elle ne nous peut tromper; si elle le pouvoit faire, il n'y auroit plus de regle constante parmi les hommes, & nous voyons cependant qu'ils conviennent dans la connoissance & dans l'usage d'un grand nombre de vérités; s'ils différent entr'eux, s'ils se trompent de beaucoup de choses, c'est qu'ils se hâtent de prononcer avant que de l'avoir consultée, c'est qu'ils prennent pour son langage celui de leurs préjugés; ou quelques opinions spéculatives, que l'accoutumance, & la soumission aveugle à l'autorité des autres hommes leur fait regarder comme des vérités. Il s'agit donc d'éviter la précipitation dans ces raisonnemens, & de rejetter ces principes dont la vérité n'est pas fondée sur un sentiment intérieur vif & distinct, il s'agit de ne point parler des choses que nous ne connoissons point, & de ne pas prendre pour idées claires & nettes ces images confuses qui accompagnent les termes que les écoles philosophiques ont rendus familiers parmi nous. Leurs abstractions ne vous sont pas inconnues; je pourrois en employer le langage, sans craindre de vous effrayer; mais ces subtilités ne vous seroient d'aucun usage, les vaines spéculations des philosophes sont au moins inutiles pour trouver la vérité. Sans avoir étudié leurs sophistiqueries sur la nature du vrai & des idées,

un sens droit, une certaine justesse d'esprit naturelle; dont les hommes ne sont dépourvus que lorsqu'ils ont éteint eux-mêmes le flambeau de la raison par l'abus qu'ils en on fait, leur suffit pour connoître quel parti ils doivent prendre dans les occasions communes de la vie, où ces prétendus maîtres de sagesse sont si ignorans, quoique ce soient celles où l'on a plus besoin de se servir de sa raison.

Ainsi sans nous engager dans les définitions philosophiques, & dans la discussion trop scrupuleuse de leurs opinions, voyons ce que c'est que la raison, quelle est la nature des connoissances qu'elle doit régler, & quelle est la maniere dont nous devons nous conduire pour en faire un bon usage. Tâchons seulement de n'employer les termes dont nous nous servirons que dans le sens auquel ils sont pris par ceux qui parlent & qui raisonnent avec cette justesse commune dont nous avons parlé.

Nous n'apportons en naissant qu'une disposition à connoître, c'est-à-dire, à sentir & à appercevoir dans les impressions que nous recevons des autres êtres, lorsqu'ils agissent sur nous; ces impressions sont ce que nous appellons connoissances, idées, perceptions ou apperceyances. Ceux de nos philosophes qui soutiennent que nous naissons avec des idées & des connoissances actuelles, avancent une chose également contraire à l'expérience & à la raison; nous sommes convaincus en réfléchissant sur nous-mêmes, que nous acquérons nos connoissances successivement & à l'occasion de différentes impressions que nous recevons des objets & des

réflexions que nous faisons sur ce que nous sentons, nous commençons par avoir des idées particulieres des choses, & par la suite en comparant ces diverses perceptions, nous en formons des idées générales & universelles. D'ailleurs il n'y a que deux manieres de concevoir les idées, ou bien elles sont une impression actuelle de quelque objet, & en ce cas nous ne pouvons les avoir sans être avertis de leur présence par le sentiment qui les accompagne ; ou bien ces idées sont le souvenir, & pour ainsi dire, l'écho d'une impression reçue autrefois, & alors ce souvenir d'une impression plus ancienne est accompagné d'un sentiment qui se fait reconnoître par un souvenir : ensorte qu'on le distingue parfaitement d'une idée actuelle, & qu'on se souvient de l'avoir reçue dans un tems antérieur. Les prétendues idées innées devroient être de ce dernier genre, & ne faire que se réveiller en nous en la présence des objets ; mais cela est contraire à l'expérience ; nous n'avons aucun sentiment qui nous porte à soupçonner seulement que nous avons eu autrefois ces idées que nous croyons acquérir, & qu'elles ne font que se réveiller dans notre esprit où elles étoient gravées, sans qu'il s'en apperçut. Mais sans nous engager dans l'examen de ces opinions, continuons à voir ce qu'il y a de constant sur cette matiere.

Les impressions des objets laissent en nous comme une trace & un vestige d'elles-mêmes qui se réveille quelquefois pendant l'absence des objets qui les avoient excitées ; c'est-là ce que l'on nomme mémoire & souvenir ; sentiment

par lequel j'ai connoiſſance des impreſſions qui ont été en moi, mais qui eſt accompagné d'une appercevance au moins confuſe de la diſtinction qui eſt entre le tems auquel je les ai reçues, & celui auquel je m'en ſouviens.

Toutes ces impreſſions ſont accompagnées d'un ſentiment agréable ou déſagréable; s'il eſt vif, on le nomme plaiſir ou douleur; s'il eſt foible, c'eſt ſatisfaction, complaiſance, ou bien ennui, déplaiſance, méſaiſe. Le premier de ces ſentimens nous pouſſe, pour ainſi dire, vers les objets, nous porte à faire effort pour nous en approcher, pour nous y joindre, pour nous y attacher, pour augmenter la force & la vivacité du ſentiment que nous éprouvons, pour en prolonger, & pour en perpétuer, s'il étoit poſſible, la durée, pour la renouveller quand il ceſſe, pour le rappeller quand il nous a quittés: nous aimons les objets qui nous procurent de tels ſentimens, nous en jouiſſons lorſque nous les éprouvons à leur occaſion, nous les cherchons & nous en deſirons la poſſeſſion, lorſque nous ne l'avons pas, nous la regrettons lorſque nous l'avons perdue.

Le ſecond ſentiment au contraire, c'eſt-à-dire, celui de la douleur nous porte invinciblement à faire effort pour le repouſſer loin de nous, à fuir les objets qui nous le font éprouver, à craindre leur impreſſion, à la déteſter, à la haïr. Nous naiſſons tellement diſpoſés que nous recherchons le plaiſir & que nous fuyons la douleur, & cette loi que la nature a gravé en nous, eſt d'une telle autorité que nous ne pouvons nous empêcher d'y obéir, dans toutes

les actions de notre vie, parce qu'il n'y en a aucune, quelle qu'elle soit, qui ne soit pas accompagnée d'un de ces deux sentimens, ou plus fort, ou plus foible. Le plaisir est attaché à toutes les actions nécessaires à la conservation de la vie, & la douleur à toutes celles qui lui sont contraires; sans examen & sans réflexion, l'amour du plaisir & la haine de la douleur nous portent à faire les unes & à nous abstenir des autres.

L'impression de plaisir ou de douleur une fois reçue, nous ne sommes plus les maîtres de la prolonger, ou de la faire durer, elle a une certaine mesure que tous nos efforts ne peuvent changer. Il y a des plaisirs & des douleurs, non seulement plus ou moins durables, mais encore plus ou moins vifs, ou qui nous rendent plus ou moins heureux ou malheureux. Souvent une impression qui avoit commencé par un sentiment agréable, mais léger se termine par une douleur infiniment vive; souvent, au contraire, c'est par une légere douleur qu'il faut acheter la jouissance des plus grands plaisirs. Enfin la douleur & le plaisir sont infiniment mêlés & joints l'un à l'autre; nous ne sommes pas faits pour goûter des plaisirs purs; à notre arrivée dans le monde, nous nous laissons conduire à l'impression actuelle de plaisir ou de douleur qui nous affecte; en cela nos enfans ne différent pas des petits des bêtes, les uns & les autres se livrent avec un égal aveuglement à l'impression actuelle, sans prévoir les conséquences & les suites de cette impression: Et comment pourroient-ils les prévoir ces consé-

quences? prévoir n'eſt autre choſe que ſe ſouvenir qu'une telle impreſſion, ſemblable à celle que nous éprouvons dans l'inſtant, a été ſuivie d'une autre toute différente & infiniment plus vive, & que nous devons craindre quelque choſe de pareil; & cela ne ſe peut que par le moyen de l'expérience & des réflexions ſur les impreſſions répétées que nous avons reçues des objets. Il y a même des hommes qui ne ſortent preſque jamais de l'enfance à cet égard, & qui n'acquierent jamais cette faculté de prévoir, & il y en a peu qui dans le cours de leur vie n'éprouvent plus d'une fois que les impreſſions violentes, ſur-tout celle de l'amour, la plus forte de toutes, mettent ſouvent les plus prudens dans la ſituation des enfans qui ne prévoyent rien, & qui ſe laiſſent emporter par l'impreſſion qu'ils éprouvent dans l'inſtant.

A meſure que nous avançons en âge, nous acquérons plus d'expérience en comparant les objets nouveaux & inconnus avec l'idée & l'image d'un plus grand nombre d'objets connus, dont la mémoire conſerve l'empreinte; nous jugeons des uns par les autres, qu'ils nous ſeront plus ou moins utiles, ou plus ou moins nuiſibles, qu'ils nous cauſeront ou du plaiſir ou de la douleur, par conſéquent qu'il les faut rechercher ou qu'il les faut éviter. Cette faculté de comparer enſemble non ſeulement les objets préſens, pour choiſir celui qui nous procure le plus grand plaiſir, mais encore les abſens & qui n'exiſtent que dans notre mémoire, c'eſt ce qui conſtitue la raiſon; c'eſt la balance avec laquelle nous peſons les objets & par laquelle rap-

pellant ceux qui sont éloignés de nous, nous connoissons ce que nous en devons penser par le rapport qu'ils ont entr'eux, mais de telle sorte que c'est toujours l'apparence du plus grand plaisir qui l'emporte. Voilà, ma chere *Leucippe*, ce que c'est que cette raison dont les hommes tirent tant de vanité & qu'ils se sont attribuée à l'exclusion des animaux, je ne sai sur quel fondement. Si la raison n'est pas autre chose que ce que je viens de dire, il semble qu'elle devroit être moins rare qu'elle ne l'est parmi les hommes, & que nous devrions la trouver toujours prête à nous conduire. Cela est vrai; aussi presque dans toutes les occasions, où nous voulons appliquer notre esprit à des choses vraiement utiles, comme celles qui regardent la satisfaction des besoins du corps, elle ne nous manque jamais à moins que nous ne soyons dans le sommeil, ou dans un état de folie & de démence, reconnue pour telle par tous les hommes, c'est-à-dire, atteints de cette maladie qui nous met hors d'état de comparer absolument les objets présens avec les absens: nous n'avons lieu de nous plaindre du peu d'étendue & de certitude de nos connoissances que dans certaines occasions où ces connoissances nous seroient d'une utilité assez médiocre. Pour expliquer ceci, j'entre dans le détail des diverses sortes de connoissances, & par conséquent j'examine leur nature dans toutes les impressions que nous recevons. Il y a en même tems perception ou apercevance des objets, & sentiment ou apercevance de l'effet qu'ils produisent en nous. Ces deux choses ne peuvent être

ſéparées; nous conſidérons un objet comme préſent à notre eſprit, duquel il eſt apperçu, & nous ſentons que cette perception nous met dans une certaine ſituation.

Ce ſont néanmoins deux choſes différentes; la perception nous fait penſer principalement à l'objet que nous conſidérons; & ce n'eſt que par conſéquence que nous penſons à l'impreſſion agréable ou déſagréable qu'elle fait ſur nous; quelquefois même la perception de l'objet eſt ſi vive, & l'émotion ſi foible; que nous n'y penſons preſque pas. Le ſentiment au contraire nous fait penſer d'abord, & principalement à nous; & ce n'eſt que par réflexion que nous penſons à l'objet qui nous cauſe l'impreſſion agréable ou déſagréable que nous reſſentons.

Chacune de ces deux eſpéces d'impreſſions ſe ſubdiviſe encore; c'eſt-à-dire, le ſentiment & la perception; car je me ſervirai de ces deux termes pour exprimer ces deux ſortes d'impreſſions.

Quoique tous nos ſentimens ſoient excités, ou du moins ſoient accompagnés en nous par le changement, ou par le mouvement qui arrive dans les organes de notre corps, on les diſtingue néanmoins en deux claſſes. Les premiers ont un rapport ſi marqué & ſi vif avec certaines parties de notre corps, que nous ne pouvons nous empêcher de rapporter à ces endroits l'impreſſion agréable ou déſagréable que nous ſentons. On nomme ces. ****

„ Il y avoit en cet endroit du manuſcrit une „ lacune, dont le traducteur anglois n'a pas „ marqué l'étendue. Je crois qu'elle ne nous a

„ rien fait perdre d'absolument nécessaire. L'au-
„ teur grec y examinoit la nature des sensa-
„ tions & des perceptions ; & en rassemblant
„ ce qu'il dit à ce sujet dans la suite, il m'a
„ semblé qu'il y établissoit deux espéces de sen-
„ sations, les unes qui étoient accompagnées
„ de la perception de quelque objet corporel,
„ distingué de nous & agissant sur notre corps ;
„ ce sont-là celles qu'il nomme sensations pro-
„ prement dites ; les autres qui n'étoient ac-
„ compagnées que de la perception du chan-
„ gement excité en nous, & de notre état,
„ soit agréable, soit douloureux, sont ce qu'il
„ nomme sentiment intérieur.

„ A l'égard des perceptions ou du sentiment
„ par lequel nous sentons l'existence & la pré-
„ sence d'un objet, sans considérer s'il agit sur
„ nous, il m'a semblé que l'auteur grec en
„ proposoit diverses classes ; mais comme il n'est
„ pas facile d'imaginer en quel ordre il les
„ avoit rangées, je craindrois de donner mes
„ propres idées pour les siennes si j'entreprenois
„ de suppléer à ce qui manque au manuscrit
„ sur cet article. „

Toutes nos perceptions de même que nos sentimens sont excités en nous, ou du moins accompagnés d'un mouvement & d'un changement dans les organes de notre corps ; mais ces mouvemens n'ont pas tous la même cause ; les uns sont conduits par l'action des objets extérieurs qui frappent nos sens, la vue, l'ouie, le toucher ; & ceux-là portent clairement & distinctement avec eux l'idée de quelque chose de distingué de nous. Les autres mouvemens

font excités par des agens intérieurs, comme pourroient être les divers ébranlemens causés dans les organes de notre corps par le mouvement plus ou moins rapide, & par la disposition des liqueurs qui remplissent les canaux dont le tissu forme le corps de tous les animaux. Ces mouvemens ne nous donnent ordinairement que la perception des changemens qui arrivent dans nos sentimens, & dans l'état intérieur de notre ame. Néanmoins pendant le sommeil ou même pendant la veille, lorsque ces liqueurs viennent à s'enflammer & à bouilloner d'une maniere irréguliere, leur mouvement devenu plus rapide nous donne des perceptions assez vives d'objets corporels que nous croyons exister réellement hors de nous & agir sur nous. Lorsque pendant la veille cet état est accompagné d'un dérangement sensible qui altere la constitution du corps & qui met la vie en danger, on le nomme maladie ; si ce dérangement n'est pas sensible, & que cet état revienne comme habituel, on nomme fous & insensés ceux qui y tombent.

Dans les perceptions qui nous viennent des objets extérieurs par la voie des sens, nous sommes rarement trompés ; car quelque chose qu'il ait plu à de grandes sectes de philosophes de dire contre le sens, leur témoignage ne nous trompe point lorsque nous ne hâtons point trop nos jugemens & que nous consultons ces sens avec attention. Si c'est un objet qui frappe plusieurs sens à la fois, nous les interrogeons tous, & nous en répétons l'impression pour connoître si elle sera uniforme ; nous nous mettons dans différens points de vue, nous rappel-

lons

lons les impressions qui ont précédé celle sur laquelle nous sommes en doute, nous la comparons avec celles qui la suivent, pour voir si la suite & la liaison de nos perceptions s'accordera avec elle ; nous consultons les autres hommes, pour voir s'ils reçoivent les mêmes impressions que nous, & nous avons soin de préférer ceux qui apportent les mêmes précautions pour se préserver d'erreur. Alors comparant tous ces témoignages, nous nous déterminons en faveur de ceux qui se réunissent & nous cédons à la conviction qu'ils excitent en nous. C'est par-là que nous nous empêchons d'être séduits par les prestiges de l'optique, & que nous redressons un bâton qui nous paroît courbé, lorsqu'une partie trempe dans l'eau. En comparant ainsi plusieurs impressions du même objet & le tournant de plusieurs côtés, en faisant usage de tous les sens qu'il peut affecter, on parvient au dernier degré de certitude, c'est-à-dire, à la certitude géométrique, dont toutes les connoissances sont cependant fondées sur le témoignage des sens ; en consultant la suite & la liaison des idées qui précedent & qui suivent celles dont nous sommes en doute, nous distinguons l'état du sommeil de celui de la veille. Dans ces apparitions subites & momentanées qui nous donnent souvent des perceptions infiniment vives, nous comparons l'état auquel les objets nous paroissent avant & après ; & comme nous n'y appercevons rien de semblable à ce qui nous a paru dans le tems intermédiaire, ni rien qui y ait rapport ; nous concluons que nous avons dormi, ou que sans tomber dans le sommeil,

nous avons eu quelques instans d'un délire qui n'est proprement que le songe d'un homme éveillé. L'expérience nous apprend donc qu'il n'est pas d'un homme ordinaire de nous tromper sur les objets dont la perception nous vient par les sens extérieurs, ou que du moins l'erreur n'est pas dangereuse, puisqu'elle est aisément reconnue.

Les perceptions intérieures, c'est-à-dire, celles qui ne sont point produites par les sens extérieurs, sont de plusieurs especes ; les unes ne nous présentent d'autre objet que nous-mêmes & l'état où nous sommes, c'est-à-dire, nos sentimens intérieurs, celles-là ne nous abusent jamais ; car je ne crois pas sentir du plaisir ou de la douleur, que je n'en sente effectivement. Si ce sentiment est accompagné d'une perception confuse de quelque partie de mon corps, à l'occasion de laquelle je crois recevoir cette sensation agréable ou douloureuse, il pourra peut-être arriver que je me tromperai quelquefois en la rapportant à cette partie, mais l'erreur n'est pas de conséquence, & je n'y tombe que pour y avoir décidé avec trop de précipitation : ces perceptions intérieures ne sont pas celles sur lesquelles les hommes sont d'opinion différente, & sur lesquelles ils courent risque de se tromper.

Mais il y a des perceptions intérieures d'une autre espece, ce sont celles qui nous représentent un objet comme existant hors de nous, ou du moins comme distingué de nous de quelque maniere que ce soit, ainsi qu'il arrive lorsque nous réfléchissons sur nos pensées, nos senti-

mens, nos perceptions, en un mot sur les propriétés & les opérations spirituelles de notre ame ; il est visible qu'alors toutes ces choses devenant l'objet de notre esprit sont apperçues par lui : or ce qui apparoît n'est pas la même chose que ce qui est apperçu, il y a entr'eux une distinction.

Les perceptions représentatives d'un objet distingué, sont encor de différente espece. Si elles nous représentent les objets comme absens, & comme ayant été autrefois présens à notre esprit, c'est ce que l'on nomme mémoire, souvenir ; si elles nous offrent les objets sans nous avertir de leur absence, c'est ce qu'on nomme imagination ; & cette imagination, est la source de toutes nos erreurs. Lorsque l'objet nous affecte vivement, nous sommes portés à croire qu'il est présent, non seulement de cette présence objective, c'est-à-dire, de celle sans laquelle les objets ne pourront être apperçus, mais présens de la même maniere que le sont les corps qui agissent sur nos organes, excitent en eux des sensations extérieures qui nous avertissent de la présence & de l'action de ces corps.

La mémoire nous rappelle l'impression des objets ; mais comme ces objets ont chacun un grand nombre de faces, de rapport & de propriétés, il est presque impossible que nous les ayons toutes examinées, & encore plus rare que nous ayons conservé toutes les impressions, & qu'elles se présentent nettement à notre esprit, lorsque nous nous en souvenons ; l'oubli efface plusieurs choses de notre mémoire, & il ne nous reste que le souvenir confus d'avoir

reçu autrefois une impreſſion à l'occaſion d'un certain objet ; mais nous n'avons aucune idée de cette impreſſion , & ſouvent le ſouvenir confus s'efface totalement. Il arrive de-là que comme il y a pluſieurs faces ſemblables , ou preſque ſemblables dans des objets différens , nous ne pouvons les diſtinguer lorſqu'ils ſont préſens , & que nous les confondons lorſque nous nous en ſouvenons. Par exemple , vous ſçavez ce que c'eſt que la cigue , cette herbe dont on employe le jus pour finir les jours des criminels à Athénes. (on s'en ſervit pour ôter la vie à *Socrate*) Cette herbe eſt un poiſon. Il y en a une autre qui lui eſt preſque ſemblable , mais qui eſt très-ſaine , & qui ſert d'aliment à des nations entieres. Il faut que ces herbes ſoient l'une auprès de l'autre pour les diſtinguer aiſément. La différence qui eſt entre leurs tiges, la grandeur ; la figure & la découpure de leurs feuilles , & celle qui ſe trouve entre les nuances du vert dont elles ſont colorées, ſont preſque imperceptibles. Lorſque l'une des deux eſt ſeule préſente à nos yeux, ceux qui n'en ont pas une connoiſſance parfaite les confondent enſemble. La raiſon de cela , c'eſt qu'ayant des propriétés communes, ou à peu près communes , elles ne nous peuvent faire diſcuter la diſtinction qu'il y a entre les différens objets , auxquels elles appartiennent ; nous nous ſouvenons tout au plus qu'il y a de la différence entr'elles , mais nous n'avons plus l'idée nette de leur différence.

Si l'oubli efface les impreſſions des corps , ſi l'eſprit n'en reçoit pas même toujours des ima-

ges également ressemblantes aux objets qui agissent sur nos organes extérieurs, que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer des objets qui n'agissent que sur les sens intérieurs, de comparer entr'elles, diverses perceptions & diverses idées, & des souvenirs de perception & de sensation ou de sentiment intérieur, pour connoître les rapports qui sont entr'eux?

Vous voyez à combien de méprises & d'erreurs nous sommes sujets par le défaut de notre mémoire ; l'imagination en fournit encore un bien plus grand nombre : la source la plus abondante des erreurs vient de ce que nous supposons que les objets de ces perceptions intérieures ont une existence propre & qu'ils existent séparément de nous, de même que nous les concevons séparément. Ainsi il faut commencer par examiner si toutes les choses qui sont distinguées entr'elles le sont de la même façon : il y en a qui le sont tellement qu'elles ne peuvent pas subsister ensemble ; par exemple, la superficie d'un même corps ne peut être tout à la fois noire & blanche dans toutes ses parties, mais elle peut passer successivement d'une de ces couleurs à l'autre. Un sentiment ne peut être à la fois agréable & désagréable ; un même corps ne peut être en même-tems plus & moins étendu qu'un autre ; c'est-là la plus grande distinction qui puisse se trouver ; deux idées qui sont distinguées de cette maniere le sont tellement qu'elles s'excluent l'une l'autre, que l'existence de l'une emporte la non existence de l'autre, & que par conséquent elles ont chacune une existence séparée. Mais il y a une autre

forte de diſtinction ; lorſqu'un corps paſſe d'une couleur ou d'une forme à une autre, lorſque nous éprouvons ſucceſſivement des ſentimens différens, il eſt clair que nous demeurons les mêmes ; c'eſt le même corps qui change de couleur ; cependant le corps n'eſt pas ſa couleur, puiſqu'il peut ceſſer de l'avoir ſans ceſſer d'être le même. La figure d'un corps n'eſt pas ſa couleur, ſon mouvement, ſon étendue, ſa durée, &c. ces choſes ſont différentes entr'elles puiſque l'une peut exiſter ſans l'autre, & être détruite ſans que l'autre ceſſe d'exiſter. Mais ſont-elles diſtinguées de la même maniere que les choſes qui ne peuvent exiſter en même-tems ? non ſans doute, puiſqu'elles exiſtent enſemble. Il n'y a donc nulle raiſon d'aſſurer que ces choſes aient une exiſtence ſéparée & diſtincte de celle des corps qu'elles affectent, & dont elles ſont les propriétés. La même force par laquelle un corps blanc exiſte, eſt celle par laquelle ſa blancheur exiſte ; la blancheur ne ſçauroit exiſter à part & ſans aucun corps, quoiqu'il pût ſe faire qu'il n'y eût aucun corps blanc. Cette diſtinction eſt celle qui ſe trouve entre les choſes qui peuvent être ſéparées, quoiqu'elles puiſſent ſe trouver enſemble, & qui nous cauſant des impreſſions différentes, peuvent être conſidérées ſéparément & devenir autant d'objets diſtincts de nos perceptions. Cette diſtinction eſt celle que je nomme objective, ou imaginée, à la différence de celle qui ſe trouve entre les choſes qui ne peuvent ſubſiſter enſemble, que je nomme réelle ou excluſive. Les choſes entre leſquelles cette der-

niere distinction se trouve, ont une existence propre que je nomme réelle ou exclusive, au lieu que les autres n'ont qu'une existence objective ou imaginée, par laquelle les choses existent seulement dans notre esprit.

Il est d'une importance infinie de ne pas confondre ces deux genres de distinction, & conséquemment les deux genres d'existence qui les accompagnent ; vous ne pouvez croire de combien d'erreurs cette confusion est la source dans les mathémathiques. Par exemple, les Géometres qui ont la grandeur ou quantité des corps pour objet, se sont accoutumés à considérer des points, c'est-à-dire, des étendues sans longueur, largeur, ni profondeur, des lignes, c'est-à-dire, des étendues qui n'ont que de la longueur, des surfaces qui ont de la longueur & de la largeur, mais sans aucune profondeur; & enfin des solides ou des corps qui ont ces trois dimensions. Ils conviennent eux-mêmes qu'il n'y a, ni ne peut y avoir aucuns corps qui existent comme ils imaginent leurs points, leurs lignes & leurs surfaces ; que ces corps mathématiques n'ont qu'une existence objective, ne sont que dans notre esprit, au lieu que tous les corps naturels sont réellement étendus en tout sens. C'est là-dessus qu'est fondée la certitude de leurs démonstrations de la divisibilité de la matiere à l'infini : c'est parce que quelques petites que soient les parties d'un corps, elles sont toujours étendues, & étendues en tout sens. C'est pourtant en conséquence de cette supposition qu'on peut avoir confondu l'existence réelle avec l'existence objective, que les atomistes ont

composé l'univers d'atômes ou de petits corps qui n'ont ni solidité, ni étendue, qui sont cependant d'une dureté infinie, & qui sont figurés avec une variété inconcevable. Ces atomistes ont cru que parce que les géometres ont pu considérer l'une de ces propriétés de l'étendue sans faire attention aux autres, elles existoient séparément & l'une sans l'autre. Il est vrai que les plus habiles atomistes ne donnent point dans cette erreur ; mais plusieurs de leurs disciples l'ont fait ; & cela me suffit pour la justesse de l'exemple. Si nous pouvons nous tromper si lourdement faute de distinguer entre l'existence réelle des corps qui sont hors de nous, & l'existence objective des perceptions qui sont dans notre esprit ; que sera-ce lorsqu'il s'agit de comparer nos perceptions, & même les rapports qui sont entr'elles, c'est-à-dire, des rapports de rapport ?

Nous n'allons pas jusqu'à croire que nos sensations existent séparément de nous. Le sentiment de la piqûre, celui de la douleur, celui du plaisir, n'est point distingué de moi qui le sens, mais il est distingué de mon esprit qui l'apperçoit, & qui en a la perception, qui réfléchit dessus, qui le compare avec un autre sentiment. Comme le sentiment de l'existence & de la distinction réelle est accompagné de plus de clarté que l'autre, parce que c'est celui que nous éprouvons à l'égard des corps qui sont ce que nous appercevons d'une maniere plus lumineuse, nous jugeons qu'il y a une pareille distinction entre toutes les choses que nous concevons vivement. C'est par-là que les dif-

férentes opérations de notre esprit & ses propriétés sont devenues ainsi que celles des autres êtres, autant de petites entités, qui ont une existence propre & réelle, & qu'elles ont acquis une réalité physique qu'elles n'ont point par elles-mêmes. Par-là notre esprit, c'est-à-dire, nous-mêmes entant que pensans, que sentans, que raisonnans est distingué de nous comme la partie l'est du tout, dans la composition duquel elle entre. Cet esprit lui-même est devenu différent de notre ame, c'est-à-dire, de ce qui nous anime, de ce qui nous rend vivans. Dans notre esprit on a distingué entre l'entendement & la volonté, c'est-à-dire, entre ce qui apperçoit & ce qui sent, & qui veut ou qui ne veut pas. Nos perceptions elles-mêmes sont distinguées de nous & entr'elles ; entant qu'elles apperçoivent les objets présens & leurs rapports, & les rapports de ces rapports, ce sont des pensées ; entant qu'elles nous rappellent les images des choses absentes, ce sont des idées. Cependant toutes ces choses ne sont que des modalités ou manieres d'exister de notre être, & ne sont pas plus distinguées entr'elles, ni de nous-mêmes, que l'étendue, la solidité, la figure, la couleur, le mouvement, ou le repos d'un corps, le sont de ce même corps ; & malgré cela on a mis entr'elles une distinction absolue, on en a fait autant de petites entités, dont nous sommes l'assemblage ; ensorte que nous serions composés d'un million de petits êtres aussi distingués entre eux que le sont les arbres qui sont dans une forêt, & qui existent chacun par des forces particulieres & distinctes.

A l'égard des chofes diftinguées réellement de nous, on a diftingué d'elles-mêmes non feulement leurs propriétés, mais encore leurs rapports, c'eft-à-dire, ces mêmes propriétés, confidérées comme femblables, ou comme plus ou moins différentes, & on a donné de la réalité à ces diverfes chofes. On a obfervé que ces corps agiffoient les uns fur les autres, s'approchoient ou s'éloignoient, fe frappoient, fe pouffoient & qu'enfuite de ces actions & de ces réactions, il arrivoit du changement en eux. En approchant ma main du feu, j'y fens ce que l'on nomme chaleur, le feu eft la caufe, & la chaleur eft l'effet. Comme pour abréger le difcours on a imaginé des termes univerfels qui convinffent généralement à toutes les idées particulieres qui étoient femblables, on a nommé caufe en général tout être qui produit quelque changement dans un autre être diftingué de lui, & effet tout changement produit dans un être par un autre. Comme ces termes excitent en nous au moins une image confufe d'être, d'action, de réaction, & de changement, l'habitude de s'en fervir a fait croire que l'on en avoit une perception nette & diftincte ; on l'a eu perpétuellement à la bouche ; & l'on eft venu enfin à imaginer qu'il pouvoit exifter une caufe qui ne fût pas un être ou un corps, une caufe qui fût diftinguée réellement de tous les corps, & qui fans mouvement & fans action pourroit produire tous les effets imaginables.

On n'a pas voulu faire réflexion que tous les êtres particuliers agiffant & réagiffant fans ceffe les uns fur les autres, produifoient & fouf-

froient en même-tems des changemens ; que le même être qui est cause dans l'instant présent, étoit effet dans le précédent, c'est-à-dire, que celui qui produit un changement par son mouvement, a souffert un changement par l'action d'un autre, & que ce changement qu'il a reçu, l'a mis en état d'en produire un autre ; qu'il peut même être en même-tems effet à l'égard d'un autre ; que lorsque je pousse un corps avec le bâton que je tiens à la main, le mouvement de ce bâton, qui est effet de mon impulsion, est cause de la progression du corps. On a supposé contre ce qui est démontré par l'expérience, qu'il y avoit des causes absolues, des causes qui n'étoient ni ne pouvoient être effet ; cependant le mot de cause ne signifie autre chose que la perception d'un changement que produit un corps sur un autre considéré par rapport au corps qui le produit, & le mot effet le changement considéré dans celui qui le reçoit.

La progression infinie des êtres qui ont été successivement cause & effet, a bientôt fatigué l'esprit de ceux qui ont la curiosité de rechercher la cause de tous les effets ; sentant leur attention épuisée par la considération de cette longue suite d'idées, ils ont pris le parti de remonter tout d'un coup à une premiere cause qu'ils ont imaginée comme la cause universelle, à l'égard de laquelle les causes particulieres sont des effets, & qui n'est l'effet d'aucune cause ; ils n'en ont d'autre idée que celle de quelque chose qui produit tout, & qui est non seulement la maniere d'être des choses, mais encore leur existence. Voilà tout ce qu'ils en savent : ce

n'eſt ni un corps, ni un eſprit, ce n'eſt pas même un être à la maniere des êtres particuliers ; en un mot ils n'en peuvent dire autre choſe ſi ce n'eſt que c'eſt la cauſe univerſelle.

Vous ſentez par tout ce que je vous ai dit, que ce n'eſt-là qu'une chimere & qu'un fantôme, qui n'a tout au plus qu'une exiſtence objective & qui n'eſt point hors de l'eſprit de ceux qui la conſiderent ; c'eſt pourtant-là le deſtin des Grecs, le Dieu de nos philoſophes & celui des Chaldéens, des Juifs & des Chrétiens, c'eſt-à-dire, de ceux qui parlent le plus ſenſément de la religion.

Ceux qui n'ont pas reconnu cette cauſe univerſelle, & qui ſe ſont contentés d'admettre des cauſes particulieres, les ont le plus ſouvent diſtinguées des corps : comme ils voyoient que ſouvent le même changement ou effet étoit produit par des actions ou cauſes différentes, ils ont imaginé des cauſes particulieres, mais diſtinguées des êtres corporels ſenſibles ; les uns ont fait ces cauſes douées d'intelligence & de volonté, comme ceux qui ont admis des dieux, des génies, des démons, des intelligences bonnes & mauvaiſes, d'autres qui ne pouvoient pas concevoir que ces cauſes agiſſent volontairement & avec connoiſſance à notre maniere, ont ſuppoſé des influences ou écoulemens des aſtres, je ne ſai quelles facultés ou vertus, le hazard, & mille autres termes ténébreux qui ne ſignifient autre choſe que des cauſes aveugles & néceſſaires. Je me ſuis beaucoup étendu ſur cet article de la différence entre la diſtinction réelle & la diſtinction objective, parce que, comme vous

le voyez, c'eſt de-là que viennent les variétés qui ſe trouvent dans les opinions pratiques & ſpéculatives des hommes ; ils donnent une exiſtence réelle à beaucoup de choſes qui n'ont que l'exiſtence ſpéculative.

Comme ce n'eſt que la liaiſon & la ſuite qui eſt entre les diverſes actions & réactions des corps, qui en fait regarder quelques-uns comme la cauſe des changemens qui arrivent ; de-là on a dû ſouvent prendre une choſe pour la cauſe d'un effet avec lequel elle n'avoit aucune liaiſon ; & comme de ces changemens ou effets réſultent notre bonheur & notre malheur, notre plaiſir & notre douleur, l'opinion que l'on s'eſt formée de ces cauſes eſt devenue la regle & le principe de notre conduite. Tout cela eſt venu de notre imagination qui concevant comme préſens réellement des objets qui ne l'étoient pas, nous a induits en erreur.

De même que notre eſprit ſépare les propriétés des êtres pour le conſidérer comme diſtinguées réellement, il lui arrive auſſi bien ſouvent de réunir des propriétés différentes pour en faire de nouveaux compoſés ; c'eſt ce qui lui arrive dans le ſommeil pendant lequel nos rêves ſont un aſſemblage bizarre des images imparfaites & ſans ſuite que nous avons reçues pendant la veille par les ſens extérieurs. Il y a des tems où nous rêvons tout éveillés, & en général ceux qui ont l'imagination un peu vive ſont preſque toujours dans cet état ; de-là ces fictions folles & monſtrueuſes des poëtes & des peintres, ces chimeres ; ces centaures, ces ſilphes, ces ſphinx, ces figures des divinités d'Egypte, tel-

les que les ſonges d'un malade ſont encore plus ſenſés. Mais après tout, l'erreur la plus dangereuſe n'eſt pas de croire qu'il exiſte de tels corps ou de tels êtres, elle ne peut ſéduire que ceux qui comme des enfans & de foibles femmes tremblent au nom des Vanpires & des Lamies; c'eſt à l'égard des perceptions intérieures que ces réunions vicieuſes de propriétés ſéparées produiſent les plus grandes erreurs; on ſe perſuade que ces aſſemblages de propriétés ſont des êtres réels, & qu'ils exiſtent hors de nous; on joint enſemble les idées de cauſe, d'intelligence, de volonté, de puiſſance, de bonté ou de malice, & l'on donne le nom de Dieu à cet aſſemblage; on s'accoutume à le conſidérer comme quelque choſe de réel, on oublie que c'eſt ſon propre ouvrage, & à force d'échauffer ſon imagination on en vient juſqu'à ſe perſuader non ſeulement que ſa volonté eſt cauſe de tout ce qui nous arrive, mais que le moyen de lui plaire eſt d'obſerver telles ou telles choſes. Cette opinion qui ne ſert de rien pour rendre les hommes meilleurs & plus vertueux, leur fait négliger les précautions de la prudence & perdre l'uſage de leur raiſon.

Dans les matieres qui ne dépendent pas du ſentiment extérieur ou intérieur, le peuple eſt très-diſpoſé à s'en rapporter au témoignage des autres hommes; ſi ces derniers ont une imagination vive & forte qui leur faſſe parler des choſes comme ſi elles étoient devant leurs yeux, ſi l'air du viſage, le ton de la voix, le geſte ne démentent point cette perſuaſion, on les regarde comme des gens plus éclairés que les au-

tres ; il suffit que dans le reste de leurs actions ils ne donnent aucune marque de folie ; on n'imagine point si ce qu'ils disent ne répugne pas à ce que nous voyons : & à ce que nous sentons de plus certain.

En réunissant & rassemblant ce que je viens de dire sur les causes de la variété des opinions humaines, il en résulte 1°. que les hommes s'accordent tous à chercher le plaisir & à fuir la douleur, 2°. qu'ils conviennent encore à se déterminer dans cette recherche & cette fuite par l'idée du plus grand plaisir & de la plus grande douleur, 3°. qu'ils ne conviennent pas à reconnoître les mêmes plaisirs & les mêmes douleurs pour les plus grandes, que la variété de la constitution de leurs organes rend les uns sensibles à certaines choses qui effleurent à peine les autres, 4°. que cette différence paroît bien davantage dans les plaisirs & dans les douleurs de l'esprit, c'est-à-dire, dans les sentimens qui sont produits en nous par les organes intérieurs, & par la perception de ces objets qui n'existent point hors de notre esprit, & qui peuvent être d'autant d'especes différentes, qu'il y a de diverses combinaisons dans la disposition des organes intérieurs, & de diverses constitutions dans la nature des liqueurs, dont le mouvement cause l'impression que reçoivent ces organes, 5°. que les hommes confondant aisément la réalité des objets qui existent hors de nous avec l'existence objective des fantômes d'idées & de perceptions qui sont présens à leur esprit & à leur imagination, ils se sont conduits à l'égard de ceux-ci, comme ils font à l'égard des

autres ; s'étant une fois accoutumés à dire que les objets extérieurs à l'occaſion deſquels ils éprouvoient leurs ſenſations, étoient cauſe de ces ſentimens, & en conſéquence ſe déterminant à chercher ou à fuir ces objets, ils en ont fait de même à l'égard des ſentimens intérieurs & des objets de leurs perceptions intérieures. Ces objets ſont devenus la cauſe de leur ſentimens, & il eſt arrivé que les objets étant infiniment variés, on a imaginé un nombre infini de cauſes différentes ; & comme les ſentimens intérieurs ont ſouvent plus de force que ceux qui viennent de dehors, ces cauſes intérieures & imaginées ſont devenues les motifs les plus efficaces de nos actions.

Les erreurs dans leſquelles nous tombons à l'occaſion de ces êtres objectifs, ſont les plus nombreuſes & les plus dangereuſes, elles viennent ordinairement de ce que nous n'apportons pas aſſez d'attention à les conſidérer, de ce que nous les confondons avec les êtres réels, en décompoſant & recompoſant les idées avec trop de précipitation, & ſans examiner ſi les diverſes qualités que nous joignons enſemble, ont jamais été unies enſemble réellement, ſi même elles ne s'excluent pas l'une l'autre directement, ou du moins ſi elles ne ſont pas inſéparables de certaines propriétés qui s'excluent mutuellement ; par exemple, à la premiere vue nous croyons qu'il peut exiſter une puiſſance, une cauſe, une ſageſſe infinie, parce que nous ne conſidérons que les propriétés de ſageſſe, de cauſalité, de puiſſance, & celle de l'exiſtence que nous voyons exiſter ; mais nous ne faiſons

pas

pas réflexion que le terme d'infini est incompatible avec l'existence de quelque chose de fini, de positif, ou de réel, c'est-à-dire, qu'il emporte avec lui l'impossibilité d'exister réellement. Qui dit une force infinie, une quantité infinie, un nombre infini, dit quelque chose que l'on ne peut déterminer ; donc on ne peut en avoir une idée juste & ressemblante, parce que quelque étendue qu'elle soit, elle sera au-dessous de la chose que l'on veut représenter. Un nombre infini est celui qui ne peut être ni conçu, ni exprimé ; car supposé qu'il y en eût un tel, on demande si on ne peut pas en ôter une certaine partie, la moitié, par exemple ; cette moitié est finie, on peut la compter & l'exprimer, mais en la doublant on aura la somme égale au nombre infini, laquelle sera déterminée, & à laquelle on pourra ajouter au moins une unité ; alors cette somme sera plus grande qu'elle n'étoit ; cependant elle étoit infinie, c'est-à-dire, telle qu'on n'y pouvoit rien ajouter, & malgré cela on y peut ajouter ; elle est donc en même-tems finie & non finie ou infinie ; elle a donc des propriétés exclusives, & c'est la même chose qu'un corps blanc qui n'est pas blanc, c'est-à-dire, une chimere de laquelle nous ne pouvons rien dire, si ce n'est qu'il n'y a aucun tems dans lequel elle puisse exister.

Ce que j'ai dit d'un nombre ou d'une quantité infinie, je le dirai d'une cause, d'une puissance, d'un mouvement, &c. parce que comme il y a divers degrés de force & d'action, c'est-à-dire, des causes plus ou moins produisantes, des puissances plus ou moins étendues, je re-

garde ces degrés comme des unités dont la somme exprime la quantité de force & d'action qu'ont ces causes, & j'en dis tout ce que je dirois des nombres ; c'est-à-dire, qu'une force ou une cause infinie au-dessus de laquelle on n'en puisse concevoir, ou que l'on ne puisse augmenter en la doublant, est impossible, n'existe point, n'a point existé, & n'existera jamais.

Nous nous préserverons de l'erreur dans nos idées objectives, si nous ne donnons aux objets de nos perceptions intérieures que les propriétés de l'existence que nous y appercevons, & si nous n'attribuons point aux unes les propriétés que nous découvrons dans les autres ; lorsque je vois un bâton courbe dans l'eau où il est plongé en partie, je dis qu'il existe droit, quoiqu'il me paroisse courbe ; c'est-à-dire, qu'il existe réellement hors de moi d'une autre façon qu'il n'existe objectivement dans mon esprit, parce que consultant plusieurs sens différens & le regardant en diverses situations, j'apperçois la cause de mon erreur. Lorsque je dors, quelques vives que soient les impressions que j'ai reçues de mes songes, je connois à mon réveil que les objets de ces perceptions & de ces sentimens n'existoient point hors de moi, à la maniere des objets de mes sensations & perceptions extérieures. Suivons le même procédé dans la considération de ces objets intérieurs qui ne sont présens qu'à notre esprit, comparons-les entr'eux & que ceux qui nous donnent des images vives, nettes & distinctes, des images toujours semblables, soient la regle à laquelle nous com-

parons ces images confuses, obscures, & voltigeantes, qui nous séduisent pour l'ordinaire; non-seulement nous verrons qu'elles ne sont que dans notre esprit, mais qu'elles y sont accompagnées d'un sentiment très-fort & très-constant de leur existence; & que ceux qui leur donnent cette existence forment des fantômes spirituels qui n'ont pas plus de réalité que les chimeres ou les Sphinx, ou plutôt qu'ils se servent de termes auxquels ils ne peuvent pas attacher plus de sens qu'à ceux de noire blancheur, de froide chaleur, de dure molesse, qui joignent ensemble des idées incompatibles.

Je n'ai pu m'empêcher de prévenir dans ce que j'ai dit ci-dessus, une partie de ce que j'avois à dire sur ce que la raison nous apprend au sujet de cette premiere cause, de ce souverain Etre qui est l'objet du culte religieux de tous les hommes. J'ai fait voir qu'une telle cause infinie n'étoit présente à notre esprit que d'une présence objective, & même qu'elle y étoit comme non existante & comme impossible.

Quelque chose que nous disent les philosophes partisans du systême religieux pour nous prouver l'existence d'un tel être que leur dieu, ils ne prouvent autre chose sinon, qu'il n'arrive rien qui ne soit l'effet d'une cause; que le plus souvent même nous ne pouvons connoître les causes immédiates des effets que nous voyons; que lors même que nous les pouvons voir, ces causes sont en elles-mêmes des effets à l'égard des autres causes antérieures qui les ont produits, & ainsi à l'infini. Mais ils ne montrent point qu'il faille en venir à une premiere cause éter-

nelle, qui ſoit la cauſe univerſelle de toutes les cauſes particulieres, qui produiſe toutes les propriétés des êtres, & même leur exiſtence, & qui ne dépende elle-même d'aucune autre cauſe. Il eſt vrai que nous ne connoiſſons pas la liaiſon, la ſuite, & la progreſſion de toutes les cauſes, mais que conclure de là? l'ignorance d'une choſe n'a jamais pu être un motif raiſonnable de croire ni de déterminer.

Je ne ſçai quelle eſt la cauſe d'un certain effet, je ne puis en aſſigner une qui me ſatisfaſſe; faut-il pour cela que je me contente de celle que me donnera un autre homme qui me dira qu'il en eſt ſatisfait, lorſque je verrai qu'une telle cauſe eſt impoſſible, lorſqu'avec une ignorance égale à la mienne, il n'aura ſur moi d'autre avantage que celui de la préſomption par laquelle il croira ſçavoir ce qu'il ignore? Il en eſt arrivé autant à un marchand d'Alexandrie. Il avoit porté aux Indes entr'autres curioſités quelques-unes de ces machines hydrauliques qui ſervent à marquer le tems; elles firent l'admiration de ces barbares peu intelligens dans les mathématiques; ils chercherent long-tems à deviner quelle pouvoit être la cauſe de ces mouvemens, & n'en pouvant venir à bout, enfin l'un d'entre eux, plus hardi que les autres, décida que ces machines étoient des animaux d'une certaine eſpece, & parce que les autres ne pouvoient lui montrer que les mouvemens de cette machine vinſſent d'un autre principe que de quelque choſe qui fût ſemblable à ce qui nous fait mouvoir, il ſe croyoit en droit de les obliger d'admettre ſon explication.

Les Philosophes & les partisans du systême religieux prétendent que parce que nous ne pouvons expliquer les causes de tous les effets ni parcourir la suite infinie des causes, il faut que nous admettions leur opinion de l'existence d'une cause universelle ; mais tant qu'ils ne pourront me la rendre probable, tant qu'elle impliquera contradiction dans mon esprit, & n'y entrera qu'accompagnée du sentiment de la fausseté, je serai en droit de la rejetter quoique je ne puisse rendre raison de tout, & qu'il y ait bien des choses dans l'univers au sujet desquelles je demeure dans l'ignorance. Un Philosophe ne doit point avoir honte de convenir de cette ignorance, quand il a lieu de croire qu'elle est invincible, & qu'il voit qu'elle lui est commune avec la plus raisonnable partie de son espece ; non, ma chere *Leucippe*, ce n'est pas de leur ignorance que les hommes doivent rougir, ce n'est point elle qui leur est dangereuse, une ignorance modeste nous oblige de nous tenir en suspens, elle ne nous fait rien entreprendre témérairement ; c'est la présomption ou la fausse persuasion de connoître qui nous empêche de remplir ces devoirs naturels, qui nous expose à des maux réels qui nous prive des avantages sur lesquels est fondé notre bonheur ; & ce qui est de plus grande conséquence pour le genre humain, c'est elle qui a enfanté le fanatisme religieux & philosophique qui n'a jamais servi qu'à troubler l'ordre public, & à détruire le bonheur des particuliers. Ainsi je supporte sans douleur le vuide que les *Théistes* croyent remplir par la supposition d'une cause intelligente, in-

finie en durée, en force, en propriétés, & en actions ; cette ſuppoſition ne ſerviroit qu'à m'embarraſſer de nouvelles difficultés : Quand je leur demande de m'expliquer la nature & les propriétés de cette cauſe, je trouve qu'ils ne s'accordent qu'en un ſeul point, qui eſt, que c'eſt la cauſe par excellence : mais ſur le reſte ils ſont dans une variation continuelle, non-ſeulement les uns avec les autres, mais encore chacun d'eux avec lui-même ; à meſure qu'ils avancent dans le détail de leur opinion, ſon abſurdité augmente par les ſuppoſitions particulieres qu'ils ſont dans la néceſſité de faire à chaque pas. Que leur hypotéſe ſoit contradictoire, il eſt facile de le montrer dans tous les ſyſtêmes : la derniere cauſe à laquelle il faut remonter, ſoit qu'on la nomme deſtin, néceſſité, nature, cauſe univerſelle, Dieu ſuprême, eſt confondue avec les êtres particuliers. Car enfin la volonté permanente & perpétuellement agiſſante de cette cauſe produit l'exiſtence des êtres & de leurs propriétés ; ſi cette exiſtence n'eſt autre choſe que la volonté de cette cauſe, ce n'eſt qu'un acte de ſa volition, qu'un attribut, qu'une propriété qui n'eſt pas diſtinguée d'elle autrement que nos penſées le ſont de nous, que la couleur l'eſt du corps coloré, l'action du corps agiſſant. Si Dieu eſt cette cauſe univerſelle, les êtres particuliers qu'il produit, n'ont qu'une exiſtence objective, c'eſt-à-dire, qu'ils participent de celle de Dieu, dont ils ſont autant d'attributs, de propriétés & de parties, enſorte que Dieu n'eſt autre choſe que l'aſſemblage de tous les êtres particuliers que l'univers enferme :

opinion soutenue par un grand nombre de nos philosophes, sur-tout par les Stoïciens qui ont entrepris d'y ajouter le culte de toutes les nations, en changeant par des allégories très-peu suivies toutes les divinités en autant de parties de l'univers, ou d'attributs des êtres particuliers.

Les Platoniciens ont prétendu que cette cause devoit absolument être distinguée de l'univers, puisqu'elle l'avoit produit, & que la production & l'existence de tous les êtres est l'effet de son action & de sa volonté : voyons ce qu'ils entendent par le terme de production ; le mouvement est produit par un autre mouvement, la figure des corps est produite par la différence de couleurs & de dureté de ces corps & de ceux qui les entourent immédiatement ; la solidité ou dureté des corps est produite par la différence de la direction & de la quantité où vîtesse du mouvement des petites parties de ces corps & de celles de l'air qui les entoure. Nous avons l'idée de toutes ces choses, nous les concevons aisément, parce que nous avons vû des corps avec ces diverses propriétés de mouvement, de figure, de couleur, de dureté ; nous avons été témoins des changemens qu'ils ont soufferts & des causes qui les ont produits en eux. Nous avons une idée des formes ou des modalités que les êtres acquierent & perdent successivement, parce que ces modalités ne sont au fond que nos propres sensations rapportées aux objets extérieurs : nous éprouvons en nous-mêmes la succession de ces différentes propriétés que nous découvrons dans les êtres à l'occasion

des impressions qu'ils font sur nous ; mais pour la cause de l'existence des corps & de la matiére, comme nous n'en avons jamais vu passer du néant à l'être, nous ne pouvons comprendre comment cela se fait, ni même que cela se fasse. Ces termes de production des êtres, & de commencement de leur existence ne sont accompagnés d'aucune idée ; il vaudroit donc mieux dire si nous ne voulons pas nous contenter de l'aveu de notre ignorance, que les corps & la matiere existent par eux-mêmes & par leurs propres forces, que leur existence est nécessaire ; ce qui nous ramene au systême des Stoïques. Si la cause de cette existence est la volonté de Dieu, comme nous n'avons point l'idée d'une volonté sans un motif & une raison qui détermine à vouloir, parce que vouloir c'est préférer une chose à une autre, on demande quel sera le motif de cette volonté. Si ce sont les êtres mêmes ; comment ce qui n'est pas & ce qui n'a jamais été en soi ni en ses parties, peut-il être conçu, être imaginé, servir de motif & déterminer la volonté de Dieu ? Si ce sont les idées de ces êtres que l'on suppose exister en Dieu, d'où lui sont-elles venues ? ce ne peut être que des effets qui n'ont jamais existé ; elles sont donc aussi anciennes que lui ; elles sont donc une partie de lui-même & de sa substance ; mais Dieu dans cette hypothése conçoit-il des êtres comme devant exister ? Si cela est, quelle est la loi qui leur a imposé cette nécessité ? ce n'est pas sa volonté, puisque sa volonté n'est point la cause de l'existence de ces idées ou perceptions, & qu'il n'est point le maître de se les

donner, de les produire, ni d'y rien changer; elles sont immuables & éternelles comme lui; mais cependant cette existence est nécessaire, & Dieu n'en est point la cause; il y a donc une autre cause que lui, une autre cause nécessaire, & dont il suit les loix; par conséquent il n'est pas la premiere cause, ce qui est contre la supposition. S'il ne conçoit pas les êtres comme devant exister, ses perceptions sont fausses, & ne représentent pas le choses & les êtres tels qu'ils sont, & par conséquent elles ne peuvent être un motif raisonnable d'agir. Puisque ce ne sont ni les êtres, ni les idées des êtres qui déterminent la volonté de Dieu à agir, il reste qu'il soit déterminé par une cause antérieure; à moins que l'on ne dise que sa volonté se détermine par elle-même, par sa propre nature, qu'elle est cause d'elle-même, c'est-à-dire cause aveugle. J'avoue que ces termes ne sont pour moi qu'un vain son, destitué de toute signification & de tout sens; & si je voulois faire un systême, j'aimerois encore mieux dire que tout ce qui existe, existe nécessairement, a toujours existé & existera toujours, & qu'il ne peut pas ne point exister; que ses divers changemens apparens ne sont tels que par rapport à nous & aux impressions que font sur nous les êtres qui nous touchent, selon les divers aspects dont nous l'envisageons, nous disons qu'il passe d'une modification à l'autre, qu'il acquiert & qu'il perd des propriétés; que cependant non-seulement sa force incapable d'accroîssement & de distinction, est toujours la même, mais que les changemens que nous croyons voir dans ses propriétés n'ont

pas plus de réalité que ceux de ces objets dont la forme & la couleur changent ſuivant le point de vue dont nous les enviſageons. Voilà le parti que je prendrois, ſi j'étois obligé d'embraſſer une opinion ſur cette matiere, dans laquelle cependant je préférerai toujours un aveu ſincere de notre ignorance invincible, parceque je ne vois aucune raiſon ſuffiſante pour décider ſûrement.

Je pourrois m'en tenir-là, ma chere *Leucippe*, & me contenter d'avoir prouvé contre les partiſans du ſyſtême religieux, que l'exiſtence d'une cauſe univerſelle eſt impoſſible, & que leur divinité n'eſt autre choſe qu'un ſpectre ou un fantôme de notre imagination, qui n'a aucune réalité diſtinguée de nous-mêmes, & qui exiſte dans notre eſprit tout au plus comme les objets de nos ſonges ; mais je veux aller plus loin contr'eux, & voir ſi, en leur accordant que ce fantôme peut exiſter réellement hors de nous, ils pourront établir les conſéquences particulieres qu'ils tirent de cette hipothéſe. Je ſuppoſe donc avec nos partiſans du culte religieux qu'il exiſte un être cauſe univerſelle non-ſeulement des modifications des êtres particuliers, mais encore de leur exiſtence, qui les a faits, qui les conſerve, qui les change, & les détruit; dont la volonté eſt la ſource & le principe de toute exiſtence, n'y en ayant aucune qui n'en émane & n'en découle, qui peut ſubſiſter ſans ces êtres, & ſans lequel ils ne peuvent ſubſiſter; que cependant il eſt abſolument & réellement diſtingué de ces êtres qui ne ſont ni ſes attributs ni ſes parties, quoiqu'ils

n'ayent pas une exiſtence réellement indépendante de la ſienne ; je ſuppoſe encore qu'un tel être doué d'intelligence & de volonté à la maniere des hommes, quoiqu'exempt de nos défauts, nous ayant donné avec l'exiſtence une force que nous appellons volonté, & par laquelle nous agiſſons, l'uſage que nous faiſons de cette force n'eſt raiſonnable, n'eſt capable de lui plaire, de lui devenir agréable, & par conſéquent de nous rendre heureux, que lorſqu'il eſt conforme à ſes vues, à ſes loix & à ſes volontés.

Je demande d'abord à nos défenſeurs de la divinité, ſi la loi, la regle, la volonté, par laquelle il conduit les êtres, eſt de même nature que notre volonté & que la force que nous croyons appercevoir en nous, ſi dans les mêmes circonſtances il peut vouloir & ne pas vouloir ; ſi la même choſe peut lui plaire & lui déplaire, s'il ne change pas de ſentiment ; ſi la loi par laquelle il ſe conduit eſt immuable. Si c'eſt elle qui le conduit, il ne fait que l'exécuter, & il n'a aucune puiſſance. Cette loi néceſſaire qu'eſt-elle elle-même ? Eſt-elle diſtinguée de lui & des êtres, ou des perceptions qu'il en a ? N'eſt-ce que la perception des rapports de convenance ou de diſconvenance qui ſont entre les choſes, ou leurs idées ? Ce ſont-là autant de queſtions que l'on ne peut réſoudre ; & les réponſes que l'on y feroit feroient ou abſurdes, ou inintelligibles ; car enfin cette détermination dans cette eſpece ne peut venir que de l'action des êtres extérieurs qui font ſur un objet une impreſſion qu'il ne peut que recevoir,

& c'eſt ce que l'on ne peut dire ici ; les effets de la cauſe univerſelle & néceſſaire ne peuvent agir ſur cette cauſe.

Si au contraire cet être peut changer de ſentiment & de volonté ſans que les circonſtances changent, je demande 1°. pourquoi il en change, quel eſt ſon motif? Il en faut un & un raiſonnable; car cet être doit nous ſurpaſſer en ſageſſe, comme il nous ſurpaſſe en puiſſance : l'on ne peut imaginer ce motif qui n'eſt ni dans les objets, ni dans leur idée ou perception, puiſque par la ſuppoſition il n'y a rien de changé : mais je vais plus loin & demande 2°. s'il ſçait d'avance qu'il changera de volonté. S'il l'ignore, qu'eſt-ce qu'un pareil être qui ne prévoit pas ce qu'il fera. S'il le prévoit & qu'il ne puiſſe ſe tromper, comme il le faut ſuppoſer pour en former une idée convenable, il eſt donc arrêté, indépendamment de ſa volonté, qu'elle agira de telle & telle façon. Qu'eſt-ce que cette loi que ſa volonté ſuit ? Où eſt-elle, d'où tire-t-elle ſa force ? Je n'ai encore trouvé perſonne parmi eux qui puiſſe répondre raiſonnablement à ces queſtions.

Si ce Dieu n'eſt point libre, s'il eſt déterminé à agir en conſéquence de certaines loix qu'il ne peut changer ; c'eſt une force ſemblable au deſtin, au ſort, à la fortune, & je ne vois pas qu'on puiſſe le toucher ni le fléchir par des vœux, par des prieres, ni par aucun culte ; & par conſéquent, comme il ne fera jamais que ce qu'il doit faire, la religion eſt abſolument inutile.

Mais, dira-t-on, peut-être la même loi qui a déterminé les volontés & les décrets de la

divinité, a déterminé aussi que la pratique du culte religieux, l'observance des cérémonies, & la croyance des dogmes seroient nécessairement suivies du bonheur. Ceci est un fait que l'on avance, & dont il faut donner la preuve. Mais avant que d'entrer dans ce détail, permettez moi de faire quelques réflexions sur la nature de la volonté, & de rechercher si nous en avons une connoissance exacte.

Nous avons sentiment & perception de notre volonté, c'est-à-dire d'une force par laquelle nous nous portons vers les objets agréables, & nous nous éloignons de ceux qui sont désagréables. Nous concevons cette force en nous comme quelque chose de semblable au mouvement que nous appercevons dans les corps, parce que tout ce que nous voulons concevoir avec clarté & vivacité, nous le rapportons aux propriétés des corps; ainsi nous allons examiner le mouvement des différentes especes dans les corps.

Parmi les corps, les uns se meuvent, parce qu'ils sont frappés ou poussés par d'autres corps déja en mouvement; les autres se meuvent d'eux-mêmes, c'est-à-dire, sans que nous voyons aucune cause extérieure de leur mouvement; par exemple, lorsque je coupe la corde qui tient un corps pesant suspendu en l'air, ou la corde d'un arc tendu, il arrive que sur le champ le corps pesant descend vers la terre, & l'arc se détend & se redresse; mais cette expérience ne m'apprend autre chose, sinon qu'il y a des corps qui se remuent sans que je voye la cause de leur mouvement; elle ne m'apprend pas qu'ils ayent en eux-mêmes cette cause de leur mou-

vement. Les hommes & les êtres vivans se meuvent de même sans que l'on voye rien d'extérieur qui les pousse. Nous sentons à la vérité que ce mouvement est souvent accompagné d'un sentiment ou d'une volonté que nous sommes tentés de croire être la cause de ce mouvement, mais comme il arrive souvent que nous sommes mis en mouvement sans le concours de notre volonté & quelquefois malgré elle, comme il arrive dans tous les mouvemens involontaires, que souvent notre volonté ne peut ni produire du mouvement, ni arrêter celui qui est excité dans certaines parties de notre corps, même dans celles qui lui semblent les plus soumises ; comme les bras, les jambes, la langue, il est évident que notre volonté toute seule n'est pas suffisante pour produire du mouvement en nous, & qu'il faut le concours d'une autre cause, quelle qu'elle soit. Il y a donc en nous deux sortes de mouvemens ; l'un involontaire qui se fait sans le concours de la volonté, & quelquefois même malgré elle, & que l'on peut nommer mouvement forcé, mouvement contraint ; l'autre mouvement est le volontaire, qui est accompagné du concours de la volonté, & que j'explique par cette supposition. Vous avez vu ces machines que l'on met au haut des tours pour marquer de quel côté souffle le vent ; si la lame de métal qui est posée sur le pivot & qui tourne facilement, étoit animée, & qu'elle eût un sentiment qui lui fit trouver du plaisir à se tourner vers le septentrion, elle auroit toujours une pente, une inclination, une tendance à se tourner vers ce côté-là, & dès que le vent

du midi souffleroit, elle croiroit se tourner d'elle-même vers le nord, quoiqu'elle ne contribuât pas plus à son mouvement dans cette occasion que lorsqu'elle se tourneroit vers tous les autres côtés, pour lesquels elle auroit plus de répugnance. Nous n'avons point de preuves que nous soyons d'une autre nature que cette machine, mais comme nous n'avons pas non plus de preuves que nous lui soyons semblables, il ne faut décider si dans certaines occasions, où notre volonté concourt en apparence avec la cause de nos mouvemens, elle ne fait que les accompagner sans avoir aucune force de les produire, ou si elle a effectivement une force qui, se joignant à la cause de nos mouvemens, la met en état de les produire. Il faut plutôt examiner si cette force, ce mouvement intérieur de la volonté, cet effort, cette tendance est produite au dedans de la volonté par elle-même, ou si elle reçoit d'ailleurs. La volonté n'a que deux efforts ou tendances, l'un pour s'approcher des objets agréables, l'autre pour s'éloigner des objets désagréables. Elle a une tendance vers les uns, & une répugnance pour les autres; & l'une & l'autre sont invincibles. La difficulté est de sçavoir si cette force est dans la volonté, ou si elle est dans les objets; si elle s'approche & se retire d'eux, ou si ce sont eux qui l'attirent & qui la repoussent. Cette question me paroît indissoluble, & cependant sans la résoudre, on ne peut entendre les fameuses questions de la liberté qui partagent nos philosophes; car tout se réduit dans ces questions à sçavoir. 1°. si la volonté est nécessairement déterminée par l'ap-

parence du plus grand plaisir ou de la plus grande douleur en général, & 2°. si à l'égard des objets particuliers elle peut se représenter comme étant ou n'étant pas la cause nécessaire des impressions du plus grand plaisir, ou de la plus grande douleur; si par la considération elle peut ajouter à la force par laquelle les objets agissent sur elle, si elle peut augmenter leur action, & de non-déterminante qu'elle étoit, la rendre déterminante. Lorsque la différence qui est entre les divers degrés de plaisir ou de douleur est considérable, ou lorsqu'un seul objet est présent à l'esprit & agit sur elle, il est clair que la volonté est déterminée conformément à l'apparence de cet objet, & qu'elle n'a que la force de vouloir, c'est-à-dire d'être mue; mais lorsque deux ou plusieurs objets nous frappent, & nous poussent de divers côtés avec des forces à peu près égales, comme nous ne sommes entraînés dans le premier instant vers aucun, mais que nous nous sentons poussés vers tous presque dans le même-tems, nous sommes fort portés à croire que c'est nous-mêmes qui nous sommes déterminés & qui avons rendu l'une de ces impressions efficace. Nous croyons que la supériorité qu'elle a acquise est un effet du concours de la volonté qui s'est jointe à elle. Si nous nous contentons de consulter un certain sentiment confus de ce qui se passe en nous, nous jugerons que cela est ainsi, & nous appellons liberté cette force que nous croyons avoir de nous déterminer, indépendamment de l'action des objets. Mais si nous considérons que nous recevons les impressions des objets d'une maniere absolument

ment passive & à laquelle nous ne pouvons apporter aucun changement, que nous ne produisons pas nos perceptions, mais qu'elles sont excitées par l'action de quelque chose qui est hors de nous, nous penserons que la volonté en nous n'a pas une autre force que celle de la faculté d'appercevoir ; & que de même que nous ne contribuons en rien à l'évidence des objets que nous appercevons, de même aussi nous ne contribuons en rien à l'apparence des motifs qui nous déterminent à vouloir ; par conséquent nous dirons que l'on ne doit point distinguer entre les actions libres & volontaires ; que ma volonté n'est pas moins forte, lorsque je retire ma main du feu qui me brûle, que lorsque je la trempe dans l'eau pour la laver, quoique je sois déterminé bien plus fortement à l'une de ces actions qu'à l'autre.

Toutes les actions auxquelles ma volonté concourra seront également libres, parce qu'elles seront toutes également volontaires. Le degré de force du motif déterminant est infiniment plus grand dans un cas que dans l'autre ; mais la nature de ce motif est la même par-tout ; il n'y aura que les actions involontaires & contraires à la volonté qui ne seront pas libres ; par exemple, le battement de mes arteres, les convulsions d'une grande maladie, la contrainte d'un homme infiniment fort qui me prendroit le bras pour me faire enfoncer un poignard dans le sein de mon meilleur ami, tandis que je fais inutilement tous les effets possibles pour m'en défendre. Ceux qui font consister la liberté dans quelque chose de plus que le con-

cours ou le consentement de la volonté, n'ont point d'idée de ce qu'ils disent, & ne peuvent en communiquer à d'autres, & à ceux qu' les écoutent. Le commun des hommes qui dans les choses de sentiment marche d'une maniere plus sûre que les raisonneurs abstraits, parce qu'il se laisse conduire à son sentiment, appelle actions libres, toutes celles qui sont volontaires, & il croit que sa volonté a d'autant plus de force pour le déterminer, que celle des objets extérieurs est moins marquée & moins sensible ; il appelle mouvemens libres tous ceux auxquels la volonté consent.

Cela posé, examinons si dans la supposition d'une cause intelligente, d'une divinité qui produit toutes les actions des êtres particuliers, il doit & peut y avoir des actions qui lui soient plus agréables les unes que les autres, ou ce qui est la même chose, des actions justes & injustes par elles-mêmes au sens où nous prenons ces termes.

C'est de cette cause infinie que nous tenons non seulement notre existence, mais encore les affections ou modifications de cette existence ; c'est par son action que nous recevons toutes nos impressions & nos perceptions, puisque les objets n'ont pas la force d'exister par eux-mêmes, loin d'avoir celle d'agir sur nous ; quand même ils l'auroient, ce seroit de ce Dieu qu'ils la tiendroient, & au moins par sa direction qu'ils l'exerceroient. Quant à nous, c'est de lui que partent toutes nos perfections, nous n'avons que ce qu'il donne, & par nos propres forces nous ne pouvons rien produire en nous,

ni y rien changer ; nous sommes précisément tels qu'il nous fait, & seulement parce qu'il nous fait tels ; donc quels que nous soyons, nous sommes toujours conformes à sa volonté, puisque rien n'existe qu'il ne veuille, puisqu'il n'y a point d'autres causes de l'existence que sa volonté ; de cela seul qu'une chose existe, on peut & on doit conclurre qu'il n'y a aucun être particulier, aucune modification, aucune qualité de ces êtres, qui soit plus conforme à la volonté de Dieu qu'une autre, que par rapport à lui tout est égal, & que ce que nous appellons perfections & imperfections, justice, injustice, bonté, méchanceté, utilité, fausseté, sagesse, folie, &c. ne différent que par rapport aux impressions de plaisir & déplaisir, d'agrément ou désagrément que nous en recevons. Toutes ces choses ont une réalité en elles-mêmes, & sont également les effets nécessaires d'une vérité toujours efficiente, & la seule cause efficiente de tout ce qui existe.

Vous sentez assez, ma chere *Leucippe*, l'impossibilité de concilier ces conséquences avec le dogme religieux ; c'est elle qui a porté ceux qui le défendent, à dire que Dieu ne produit que le mouvement des corps, & que ceux de la volonté sont produits par une autre force, qui est dans notre volonté ; mais je leur demanderai ce que c'est qu'une telle force qui existe & qui agit indépendamment de la cause universelle ; elle n'est donc plus universelle contre la supposition. Cette cause prête-t-elle son action, concourt-elle avec notre volonté ? En ce cas elle y donne son consentement ou elle le refuse.

Si elle consent, elle est complice de toutes les actions de notre volonté particuliere ; si elle ne consent pas, elle est impuissante, puisque contre son gré elle obéit à ses loix.

Quelle idée nous donne-t-on de la divinité ? quoi ! ce maître absolu de l'univers ne se fait obéir que par les êtres inanimés, que par la matiere ! mais le monde intelligent, le monde des esprits, celui que nous croyons le plus parfait & le plus noble ne sera point assujetti à ses loix ! en vain ce Dieu fera tous ses efforts pour le porter à les exécuter ; en vain il y attachera sa gloire & son bonheur, tous ses efforts seront inutiles & ne serviront qu'à lui rendre plus douloureux le mauvais succès de ses tentatives !

Mais comme je crains que malgré la vérité & l'évidence de ces raisonnemens, ils ne paroissent trop subtils aux partisans du systême religieux, esprits grossiers & superficiels, il leur faut des raisonnemens palpables ; il faut leur accorder que le souverain être a donné des loix aux hommes, & que les hommes sont les maîtres d'exécuter ou de violer ces loix ; cela supposé, voyons quelles doivent être ces loix, & à quelle marque on pourra les connoître. Ces loix se réduisent à trois chefs ; la soumission de notre esprit par la croyance de certaines vérités spéculatives, l'observation de certaines regles dans la morale & dans la jouissance des objets de nos sensations ; enfin, la pratique de certaines cérémonies établies pour lui témoigner notre attachement & notre respect. Si les partisans du culte religieux avouent que cela est vrai, ces loix étant com-

munes pour tous les hommes, elles doivent leur être connues à tous, ou du moins ils doivent avoir tous des facilités égales pour en acquérir la connoissance, & pour en ressentir la vérité. Une loi n'oblige que quand elle est connue; il faut qu'elle soit accompagnée & revêtue de certains caracteres sans lesquels elle n'a aucune autorité.

Voyons donc quelles sont les loix gravées dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, au moins de ceux qui y sont attention & qui cherchent à les connoître. Quant à leur esprit je les vois convenir de certaines vérités générales qui concernent les propriétés des corps & leurs rapports de grandeur & de quantité; mais ce sont des vérités seches & de pure spéculation, qui leur apprennent qu'ils voyent en tout tems & en tous lieux les mêmes propriétés des corps, & qu'ils en reçoivent les mêmes impressions. Les vérités mathématiques ne roulent que sur les mesures de la grandeur, & sur les proportions des nombres; cependant ce sont les seules sur lesquelles les hommes conviennent. On les acquiert par l'expérience, & on s'en convainc par l'uniformité que l'on apperçoit dans toutes les impressions que les objets extérieurs font sur nos sens, qui sont, comme je l'ai déjà dit, les organes par lesquels nous acquérons des connoissances vraies & certaines. Les plus sublimes vérités de la géométrie ne sont que des conséquences de ces vérités communes, & les démonstrations ne sont qu'appliquer à un cas moins ordinaire une vérité dont nous sommes déjà convaincus par une expérience habituelle

& journaliere qui a été représentée un million de fois. Toutes les autres connoissances qui passent pour certaines, n'ont point ce degré de certitude ; nous sommes sûrs de voir ce que nous voyons, mais nous ne le sommes presque jamais qu'il y ait quelque chose hors de nous qui soit précisément tel que nous le voyons, il faut un grand nombre d'expériences faites & répétées avec bien des précautions, pour produire en nous un degré de conviction pareil à celui des vérités géométriques. S'il y a quelques autres vérités, elles sont en petit nombre & communes à tous les hommes qui ne sont pas dépourvus de sens, à l'occasion desquels ils reçoivent les connoissances qu'elles accompagnent : elles se bornent à nous apprendre que nous éprouvons telles ou telles sensations à la présence de tel objet.

Voilà toutes les vérités spéculatives que nous pouvons regarder comme des loix communes, suivant lesquelles les hommes doivent conduire leur esprit, non qu'ils apportent avec eux en naissant la connoissance de ces vérités gravées dans leur esprit, mais parce qu'elles s'y gravent de la même façon & avec la même force à proportion des expériences qu'ils font & de l'attention qu'ils y prêtent.

Quant au cœur, c'est-à-dire, au sentiment & à la volonté, il est vrai que j'y vois une loi gravée dès le premier instant de son existence, c'est-à-dire, l'amour du plaisir & l'aversion de la douleur, cette loi est généralement observée par tous les hommes, il n'y en a aucun qui s'en écarte un seul instant ; cette loi a attaché le

plaisir aux actions propres, ou même nécessaires à notre conservation, elle a attaché la douleur à celles qui y sont conrraires ; & par un instinct naturel, l'amour du plaisir nous porte nécessairement à faire les unes, & l'aversion de la douleur à éviter les autres. L'effet de cet instinct est tel que nous ne sommes pas maîtres d'y résister. Entre plusieurs plaisirs, nous choisissons celui qui est le plus grand à nos yeux, de même qu'entre plusieurs douleurs nous craignons davantage la plus vive. Nous pouvons envisager la privation du plaisir comme plus fâcheuse qu'une douleur positive, ou la souffrance d'une douleur comme moins difficile à supporter que la privation d'un plaisir, & agir en conséquence ; mais quoique nous fassions, c'est toujours l'appercevance du plus grand plaisir & de la plus grande douleur qui fait la plus grande impression, qui détermine & qui entraîne la volonté.

La raison consiste dans la comparaison de ces différens degrés d'impressions, & dans le choix des moyens que nous employons pour parvenir au plaisir & pour éviter la douleur ; ceux-là passent pour raisonnables, qui s'accordent avec les autres hommes dans ce qu'ils regardent comme le plus grand plaisir & la plus grande douleur, comme ceux-là passent pour sensés & pour prudens qui paroissent appercevoir les objets de la même maniere dont les voyent les autres hommes. Dans la conduite de la vie, ceux-là arrivent plus ordinairement au but où ils tendent, c'est-à-dire, au bonheur, & ils sont déterminés par l'appercevance des objets à suivre le chemin, qui y conduit ordinairement.

Telle eſt la loi que les hommes portent gravée dans leur cœur, par laquelle ils ſont perpétuellement conduits, & à laquelle ils ne peuvent pas plus ſe ſouſtraire que les êtres corporels le peuvent aux loix qui réglent leurs mouvemens. Si le premier être a établi une loi pour ſes ouvrages, elle doit être ſemblable à celle-ci; car je ne puis comprendre que l'auteur de leur exiſtence & de leurs modalités, puiſſe avoir une volonté qu'ils n'exécutent pas & qu'ils rendent inutile.

Au reſte cette loi ſuffit pour conſerver, perpétuer & augmenter le genre-humain; c'eſt elle qui a formé les ſociétés & qui les maintient; la religion y eſt abſolument inutile, ſi même elle n'y eſt pas contraire, parce qu'elle remplit l'eſprit des hommes d'idées imaginaires & fauſſes d'un bonheur diſtingué de celui qui conſiſte dans la jouiſſance des plaiſirs attachés à la ſatisfaction des beſoins de l'homme, & qu'elle leur fait craindre des maux qui n'exiſtent que dans l'imagination de celui qui les appréhende, & que pour éviter ces maux, qui ne ſont maux que pour lui ſeul, il s'expoſe à ſouffrir des douleurs & à ſe priver des plaiſirs reconnus pour tels par tous les hommes.

Que cette loi de l'amour du plaiſir & de la ſuite de la douleur, ſoit ſuffiſante pour conduire les hommes lorſqu'ils vivent en ſociété, c'eſt de quoi il eſt aiſé de ſe convaincre : ſi ces hommes n'étoient ſenſibles qu'aux impreſſions des ſens extérieurs, comme il paroît que ſont les animaux, il pourroit ſe faire qu'ils ne vivroient point en ſociété, hors le tems où l'a-

mour les porte à se joindre ensemble ; l'instinct qui attache les bêtes les plus féroces au soin de nourrir leurs petits, les porteroit à demeurer unis, jusqu'à ce que leurs enfans pussent se passer d'eux : Les hommes seroient comme les oiseaux parmi lesquels le mâle & la femelle que l'amour a réunis, ne se séparent point que leurs petits ne soient en état de se passer de leurs secours. Il est vrai que comme les enfans sont beaucoup plus long-tems incapables de pourvoir à leurs besoins que les petits des bêtes & des oiseaux, les sociétés amoureuses des hommes seroient plus longues que celles des animaux ; mais hors de là ils se craindroient & se fuiroient mutuellement comme la plûpart des autres animaux. Je ne vois pourtant pas clairement que cela ne pût être autrement ; car parmi les animaux nous voyons que les abeilles & les fourmis forment des sociétés nombreuses & aussi bien réglées que les nôtres, & que quoique nous n'ayons nul motif de leur attribuer une raison semblable à la nôtre, ces animaux semblent plus sociables que les Scythes septentrionaux, & que les barbares du milieu de l'Afrique, parmi lesquels il y a des nations entieres dont les hommes sont séparés les uns des autres, & où les familles ne vivent ensemble que jusqu'à ce que ceux qui les composent puissent se passer de secours pour subsister, & pour se défendre contre les animaux féroces.

Mais comme les hommes, ainsi que nous l'avons remarqué plus haut, ont des sentimens intérieurs d'un plaisir & d'une douleur qui affectent indépendamment des organes extérieurs

du corps, & que ces impressions intérieures les affectent souvent plus vivement & plus efficacement que les autres, ce sont elles qui déterminent presque toute leur conduite; ainsi il n'a fallu d'autres motifs pour former la société que le plaisir que nous trouvons dans la compagnie & dans le commerce des autres hommes, avec lesquels la parole nous donne la facilité de converser; c'est-à-dire, de leur communiquer non-seulement nos sensations, comme font les animaux, mais encore nos perceptions les plus délicates. Le desir de ce commerce est si naturel, que nous ne pouvons en être privés, sans ressentir l'ennui inséparable de la solitude totale, lequel forme une situation très-douloureuse: mais quand on supposeroit pour un moment que l'homme est né insociable & ne goûte point un plaisir naturel dans la conversation de ses semblables, cela ne pourroit empêcher qu'il ne se fût bientôt formé un grand nombre de sociétés.

Dans cette supposition, on peut regarder les hommes comme timides, & comme se fuyant réciproquement, ou comme féroces & cherchant à se nuire mutuellement parce que non-seulement ils veulent se rendre heureux aux dépens des autres hommes, mais parce que la douleur des autres est pour eux une source de plaisirs. Je doute cependant qu'il y ait de tels hommes; s'il y en a, ce sont des monstres encore plus rares que ceux qui naissent avec trois yeux, ou avec quatre bras.

Si les hommes naissent seulement sauvages & timides, comme chacun d'eux craindra tous ceux qui l'environneront, il cherchera à les

empêcher de lui nuire en leur devenant aimable, parce qu'il se sentira trop foible pour leur résister ; cette complaisance mutuelle des hommes les uns pour les autres, formera bientôt des liaisons & des sociétés particulieres fondées sur la disposition mutuelle de s'aider, de se soulager & de se procurer des plaisirs les uns aux autres. Dans ce commerce de service, celui qui le reçoit, conçoit de l'amour pour celui à qui il doit ce plaisir ; il le regarde comme la cause de son bonheur. Ce sentiment flatte l'orgueil de celui qui en est l'objet ; il regarde avec complaisance la reconnoissance que l'on a pour lui, il s'accoutume à la considérer comme un avantage, & bientôt son imagination lui en grossissant l'objet, cette opinion devient pour lui la source d'un plaisir si vif qu'il lui sacrifie avec joie tous les autres plaisirs réels, & que les douleurs les plus aigues lui semblent légeres, si elles sont le prix auquel il le peut acquérir. C'est ainsi selon moi que se sont formées les républiques, forme de gouvernement la plus convenable à des hommes modérés qui cherchent la tranquilité & le repos. Bientôt il s'élevera dans ces sociétés des fanatiques de gloire qui sacrifieront à ce fantôme du bien public, leurs richesses, leur repos, leurs plaisirs & leur vie même, quoique la mort soit ce que les hommes imaginent comme le plus grand des maux.

L'expérience de ce qui se passe parmi les enfans dans ces petites sociétés que forme l'amour du jeu & du plaisir, montre que je ne suppose ici rien dont nous n'ayons tous les jours des exemples.

J'ai ſuppoſé que l'homme étoit ſeulement timide, voyons ce qu'il arriveroit s'il étoit naturellement féroce & méchant ; la néceſſité de ſe défendre les uns des autres réunira les plus foibles contre les plus méchans, & ceux-ci en feront autant pour s'empêcher d'être accablés ſous le nombre. Après une guerre de quelque tems, l'un des deux partis ſe trouvant le plus foible, ſe ſoumettra au vainqueur qui l'aſſujettira, le réduira en eſclavage, lui impoſera des loix plus ou moins dures, ſelon ſes beſoins, ſes caprices, ou le degré de force ou de foibleſſe des vaincus. La néceſſité de ſe tenir unis & toujours armés parce qu'ils ne compteront que ſur la terreur de leurs nouveaux eſclaves pour aſſurer leur empire, les obligera de ſe choiſir un chef qui n'aura d'abord qu'une autorité précaire ſur ſes compagnons, fera avec eux des conventions qu'il ſera de leur avantage de garder, tandis que de ſon côté il tâchera d'étendre & d'établir ſon autorité par toutes ſortes de moyens. Tel eſt l'état de leur tyrannie ; & c'eſt ainſi que peuvent ſe former les monarchies & que ſe ſont formées celles des *Medes* & des *Parthes*, dans leſquelles une partie des ſujets gémit ſous les loix d'un cruel eſclavage, tandis que l'autre partage avec le prince tous les avantages réels de l'autorité, les emplois, les dignités, les richeſſes, & même l'impunité ; toutes les ſociétés que nous voyons parmi les hommes ſe réduiſent à l'une de ces deux eſpèces, ou participent de toutes deux, parce qu'il y en a peu qui n'aient paſſé ſucceſſivement du gouvernement républiquain au gou-

vernement monarchique, ou qui n'aient aboli la tyrannie pour se gouverner en république. Quelle que soit l'origine de ces sociétés, il n'y en aura aucune, où l'on ne se forme des idées de justice & d'injustice, de vertu & de vice, de gloire & d'infamie, quoiqu'elles varient suivant la diversité des coutumes, des besoins, & des opinions, qui auront prévalu dans chacune de ces sociétés.

On appellera injustes les actions par lesquelles on cherchera son propre bonheur aux dépens de celui du reste de la société. La justice consistera à ne se point écarter des loix qui mettent de l'égalité entre les hommes. On punira les actions injustes, & les justes auront pour récompense la jouissance du repos & de la tranquilité dans lesquelles la société maintiendra les particuliers. La vertu sublime consistera à procurer le bonheur d'autrui aux dépens du sien propre; on attachera les idées d'honneur & de gloire à ces actions, comme celles de mépris & d'infamie à celles qui y sont contraires, & si ces actions sont capables de troubler le repos & le bonheur des particuliers, on les punira par des châtimens, plus ou moins séveres, afin que la crainte de la douleur ou de la mort puisse contenir ceux que l'amour de la gloire ou la honte de l'infamie n'auroit pas la force de déterminer. Cette gloire, au reste, n'est pas une pure chimere puisqu'elle procure des avantages réels à ceux qui y parviennent, l'estime des autres hommes, le crédit, l'autorité, la facilité d'obtenir les emplois, les dignités, les richesses, l'impunité, & tous les autres biens dont jouissent les grands de chaque Etat.

Au fantôme du bien public si puissant dans les républiques pour produire des héros, on substituera dans les monarchies la gloire de la nation, l'attachement à la personne du prince, & le dévouement à ses volontés, & ces motifs engageront les hommes à faire les plus grandes choses.

Si les hommes étoient toujours raisonnables, voilà à quoi se borneroient toutes les loix, elles n'auroient d'autre but que celui de maintenir la tranquillité dans la société, & de prévenir tout ce qui peut empêcher le bonheur du plus grand nombre de ceux qui la composent; mais comme les hommes mêlent toujours les objets de leur imagination avec les vues saines & réelles, il n'y a point de société qui n'ait rempli ses loix de beaucoup de choses arbitraires & de pure opinion ; & il n'y a point de société qui n'ait fait des crimes dignes de mort, de certaines actions indifférentes pour le repos & le bonheur du plus grand nombre, tandis qu'elle regarde comme vertueuses & dignes d'une gloire immortelle des actions que les autres sociétés regardent comme insensées, si elles ne leur paroissent pas infâmes. Tant il est vrai que les idées de justice & d'injustice, de vertu & de vices, de gloire & d'infamie sont absolument arbitraires & dépendantes de l'habitude. Il y a je ne sçai qu'elle contagion qui répand dans les esprits les opinions de ceux qui dominent dans les sociétés, & qui peut aller jusqu'à nous persuader les maximes dont nous avions été les plus choqués.

Si les loix prescrites par la divinité doivent

être connues à tous les hommes, si elles se bornent pour la spéculation à la justesse du raisonnement, & pour la pratique à la suite de la plus grande douleur, à la recherche du plus grand plaisir, ainsi que je l'ai fait voir, ces loix sont observées religieusement par-tout, car il n'y a personne qui ne cherche la vérité & qui ne croye la suivre, lors même qu'il se trompe ; on ne voit aucun homme qui ne cherche le plaisir & qui ne fuye la douleur, lors même qu'il paroît faire le contraire ; la différence que l'on remarque dans sa conduite, vient de ce qu'il n'est pas affecté par les objets de la même maniere que le commun du peuple & des hommes ; ainsi il n'y a personne qui n'observe les loix de la divinité, & par conséquent personne qui ne lui soit agréable. L'erreur dans laquelle on tombe sur la nature des objets ne peut être un crime, puisque c'est la faute de l'impression que les objets font sur nous, que ceux qui embrassent l'erreur, croyent préférer la vérité, & que ceux qui se livrent à la douleur ne le font que parce que la pensée d'en éviter une plus grande leur procure un plaisir réel ; s'il y a quelqu'un qui aille contre les loix de la divinité, ce sont ceux qui non contens de se livrer à l'illusion veulent contraindre les hommes d'embrasser les mêmes erreurs, & d'abandonner les vérités qu'ils sentent & qu'ils touchent, pour courir après les fantômes que d'autres hommes disent voir.

S'il y a des gens dignes de la colere de la divinité, ce sont les partisans du systême religieux qui veulent établir de nouvelles loix dif-

férentes de celles que la Divinité a écrites dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, & qu'elle y a écrites d'une maniere si efficace qu'ils ne peuvent jamais s'en écarter un seul moment.

Mais comme je veux suivre ces gens jusques dans leurs derniers retranchemens, voyons s'il est possible que la divinité ait établi d'autres loix que celles qu'elle a mises dans l'esprit & dans le cœur de tous les hommes, & à quoi nous pourrons reconnoître les loix.

Dans cette supposition, pour que les hommes soient agréables au souverain Etre, non-seulement il ne leur suffit pas de suivre les loix qu'il leur a dictées lui-même, qu'ils connoissent par le moyen de leur raison, & qu'il se sentent portés à exécuter en toute occasion par la force supérieure d'un instinct qu'ils ne peuvent surmonter; mais il faut qu'ils suivent encore d'autres loix qui le plus souvent semblent être opposées aux premieres & les détruire entiérement. Ces loix sont connues à un très-petit nombre d'hommes, tandis que tout le reste du genre-humain naît & meurt sans en avoir la moindre idée. Ceux qui prétendent avoir été choisis par le souverain Etre pour les annoncer au genre-humain, sont encore partagés entr'eux, de sorte que l'examen de ces loix est une étude très-pénible, & que peu d'hommes sont en état de choisir entr'elles de maniere qu'ils s'assurent de ne s'être point trompés.

Si la divinité a caché à la plus grande partie des hommes ce qui étoit nécessaire pour leur bonheur, son dessein n'étoit pas de les rendre tous

tous heureux; donc il ne les aime pas tous; donc il n'eſt ni juſte, ni bienfaiſant. Suivant l'idée que nous avons de ſa juſtice, & nous ne pouvons raiſonner ſuivant d'autres idées que celles que nous avons, un être bon, juſte, équitable ne doit rien vouloir que de poſſible, & il ne l'eſt pas que j'obſerve des loix qui me ſont inconnues; celui qui exigeroit d'une pierre qu'elle ne peſât point, quoiqu'elle fût peſante, ne ſeroit-il pas un inſenſé? La Divinité fait plus, elle me hait pour avoir ignoré ce qu'on ne m'a point appris, elle me punit pour avoir tranſgreſſé une loi ſecrette & non publiée, pour avoir ſuivi un penchant invincible qu'elle m'avoit donné elle-même; puis-je la concevoir autrement que comme un être barbare, injuſte, fantaſque, & digne de mon mépris & de ma haine, que comme un tyran & comme un monſtre? car enfin le Dieu que nous prêchent les partiſans du ſyſtême religieux ne peut être imaginé autrement. Dès que je ſuis obligé de m'en former cette idée, dès qu'il n'eſt pas eſſentiellement bon par lui-même, je ne ſuis pas obligé de le croire tel qu'il ne puiſſe me tromper. Ainſi quand même on me prouveroit qu'il exiſte, qu'il a établi des loix différentes de la loi générale, qu'il a choiſi des hommes pour les annoncer aux autres hommes, que pour les rendre croyables, il a fait un grand nombre de prodiges, & quand tous ces hommes qui me parlent en ſon nom, s'accorderoient entr'eux, je ne ſuis point encore ſûr que je lui plairai en obſervant ces loix; car s'il n'eſt pas bon, il peut me tromper, & je ne puis même m'aſſurer

ſur le témoignage de ma raiſon qu'il peut me l'avoir donnée exprès pour m'induire en erreur.

Mais allons plus loin, accordons leur que le ſouverain être puiſſe avoir établi des loix particulieres, & avoir choiſi un petit nombre d'hommes auxquels il les a découvertes pour les annoncer au genre humain, je leur demanderai d'abord comment cet être ſouverain ſe conduira à l'égard de ceux auxquels ces loix n'auront pas été annoncées ; car enfin tous les hommes répandus ſur la ſurface de la terre, ne ſont pas encore liés enſemble par le commerce, il y a des nations entieres qui habitent des pays ſéparés de nous par des mers impraticables ; l'aſtronomie nous fait voir que la terre eſt un globe, & que la partie que nous habitons ne fait pas la centieme partie de ſa ſurface. Si Dieu punit l'ignorance invincible de ceux auxquels ces loix n'ont pas été annoncées, il eſt injuſte ; car enfin ce n'eſt que par notre volonté que nous ſommes coupables ; s'il ne la punit pas, mais qu'il les juge par les ſeules loix de la raiſon naturelle & commune, on peut donc lui être agréable ſans obſerver les loix particulieres ; & comme elles ſont plus difficiles à pratiquer que les loix générales, ceux à qui il a impoſé la néceſſité d'obſerver les loix particulieres ſont beaucoup plus maltraités que les autres, & doivent ſe plaindre du fardeau ſous lequel ils gémiſſent. Mais ſans nous arrêter à cette réflexion générale, voyons quelles ſont ces loix qu'il a plu au ſouverain être de preſcrire à une partie des hommes. 1°. Je vois qu'elles ſont auſſi différentes dans les différens pays que le ſont les mœurs,

les coutumes & les opinions des différentes nations qui lès habitent. 2°. que ces loix ne font presque jamais consister la conformité à la volonté divine, dans la pratique des vertus utiles & nécessaires à la conservation des sociétés, mais qu'elles font dépendre principalement cette conformité de l'exactitude à remplir certains usages cérémoniels, souvent très-gênans, & presque toujours contraires à la vertu, aux bonnes mœurs, & aux intérêts de la société. 3°. que ces loix m'obligent à croire certaines opinions spéculatives, presque toujours absurdes, & souvent entiérement scandaleuses, comme les avantures des divinités pendant qu'elles conversoient avec les hommes & qu'elles en avoient pris la forme & la nature. Les moins déraisonnables de ces opinions sont toujours inconcevables à l'esprit humain, & telles qu'on ne peut y appercevoir aucune conformité avec les vérités constantes & reconnues de tout le monde.

Néanmoins cette révélation doit porter avec elle des caracteres qui fassent reconnoître son origine. 1°. Les vérités qu'elle enseigne doivent être telles que les forces naturelles de l'esprit humain ne puissent nous y conduire, car si elles le pouvoient il seroit inutile de recourir à cette voix extraordinaire. 2°. Elles doivent se trouver conformes aux autres vérités les plus communes, & faire sentir leur force à l'esprit, dès qu'elles lui sont présentées, au moins de la même maniere que les vérités les plus abstraites le sont aux esprits attentifs. 3°. Elles doivent frapper sensiblement tous les hommes auxquels elles sont annoncées, & faire une impres-

ſion unanime ſur tous les eſprits. 4°. Les viſions, les fables, le menſonge ne doivent point porter les mêmes traits que ces vérités. Il ne doit pas être poſſible de les confondre & de prendre les unes pour les autres. Je ne crois pas que l'on m'accuſe d'en demander trop, car enfin pour que je ſois obligé de croire ce que l'on me dit, il faut que l'on me donne des motifs de crédibilité. Voyons quels ſont ceux que me montrent les partiſans du ſyſtême religieux. Je n'en vois aucun autre que l'autorité qu'ils s'attribuent, ils exigent de moi la ſoumiſſion pleine & entiere de mon eſprit, & l'acquieſcement parfait de ma volonté aux dogmes & aux pratiques qu'ils m'annoncent ; plus ces choſes ſont au-deſſus de la raiſon, plus elles y ſont contraires, & plus ils demandent que ma perſuaſion ſoit vive, que ma confiance en eux ſoit entiere. Ce ſont des légiſlateurs qui ne prétendent établir leurs loix, ni ſur leur conformité avec la raiſon, comme font les philoſophes ni ſur la conſidération de leur utilité pour maintenir la tranquillité publique, ou ſur celle des avantages particuliers qui en réſulteront pour ceux qui les obſerveront, comme ont fait les fondateurs des villes & des républiques, *Licurgue*, *Solon*, *Numa*, & tant d'autres. Ce ſont des monarques ou des tyrans qui nous interdiſant tout uſage de la raiſon, ne fondent l'autorité de leurs loix que ſur le pouvoir & l'autorité de celui au nom duquel ils les publient.

Du moins faut-il que cette publication ſoit accompagnée de deux conditions. 1°. que je ſois ſûr de la bonne foi de ceux qui m'annoncent ces loix, car s'ils ſont des fourbes, s'ils me veu-

lent tromper, je ne les dois point croire. 2o. que j'aye une certitude suffisante qu'ils n'ont pas pu se tromper eux-mêmes.

Quant au premier article, comme les loix qu'ils me viennent annoncer, sont obligatoires, au moins pour tous ceux à qui elles sont connues, je veux, pour être persuadé de leur bonne foi, qu'ils soient les premiers & les plus rigides observateurs de ces loix. Car enfin si eux-mêmes qui prétendent que le souverain être s'est communiqué intimement à eux, & qu'il leur a manifesté sa volonté, ne s'y conforment pas, comment veulent-ils exiger de moi, qui ne puis avoir d'autres preuves de la vérité de ce qu'ils me disent que leur persuasion même, que je croye ne pouvoir désobéir sans crime à des loix qu'ils violent à mes yeux ? Je veux que cette persuasion éclate dans toutes leurs actions, & que ce soit une persuasion vraiment pratique, sans quoi je les regarderai tout au plus comme des philosophes qui disputent pour soutenir les opinions spéculatives d'une secte dont ils ne sont que superficiellement persuadés. Je veux que leur persuasion soit au moins aussi forte que celle que nous avons de la faculté qu'a le feu de nous brûler, & par conséquent de nous causer de la douleur, & qu'elle influe de même sur leurs actions. Je veux qu'il soit aussi rare de leur voir violer ces loix, même pour éviter une grande douleur, ou pour obtenir un grand plaisir, qu'il l'est de voir des hommes se jetter de sens froid au milieu des flammes, ou empoigner un fer rouge ; En vérité ; c'est une chose bien rare, pour ne pas dire inouie, de trouver de telles gens.

Ceux qui témoignent par leurs discours & par leurs actions le plus de persuasion & le plus de zèle pour les opinions réligieuses, démentent la vérité de leur croyance par l'irrégularité de leur conduite. On en voit à la vérité quelques-uns qui surmontent les vices grossiers, qui vont jusqu'à se priver de tout ce que les hommes regardent comme des plaisirs, qui renoncent aux passions douces & à celles qui semblent les plus naturelles à l'homme; aux plaisirs de l'amour & de la table. Je ne veux point chicaner avec eux ni examiner trop scrupuleusement si leur tempérament n'a pas la plus grande part à ces austérités, si la nature ne les a pas rendus comme insensibles à ces plaisirs auxquels ils renoncent; car après tout nous voyons des gens à qui la paresse & l'indolence philosophique en ont fait faire autant; je ne leur reprocherai même pas que la gloire qui leur revient de cette privation est un motif suffisant pour les y résoudre; car nous voyons combien de choses difficiles cet amour fait faire aux hommes.

Mais je demande que l'on me montre des hommes que la religion ait rendu doux, humains, compâtissans, qui aiment naïvement les hommes, qui ne soient dominés ni par l'orgueil, ni par la jalousie, ni par l'ambition, ni par l'intérêt; car je n'en ai point vu que quelqu'une de ces dernieres passions n'ait obligés de se démentir: je n'en ai gueres vu que des motifs d'intérêt & d'ambition n'ayent portés à abandonner avec bassesse des choses qu'ils avoient défendues comme les vérités les plus certaines & les plus essentielles. Que l'on me montre de

telles gens, alors je croirai qu'ils sont sincérement persuadés de la vérité des opinions qu'ils veulent me faire embrasser, je croirai qu'ils sont de bonne foi ; mais cela ne m'assurera pas qu'ils ne peuvent me tromper après s'être trompés eux-mêmes les premiers.

D'abord il faut que celui sur la parole duquel je croirai des choses aussi difficiles à concevoir & aussi contraires à la raison, soit lui-même homme d'esprit & à l'abri de l'illusion ; car enfin quand j'écouterai le récit d'une avanture qui m'est importante & sur laquelle je dois régler mes démarches dans une affaire civile, j'examinerai le caractere & l'autorité de celui qui parle avant que de me déterminer sur son rapport. Il ne me suffit pas encore qu'il soit homme d'esprit, car on en voit tous les jours qui se trompent, il faut que j'examine quelles précautions il a prises pour s'instruire de ce qu'il me dit ; le degré d'importance de l'affaire dont il s'agira, reglera les précautions que je prendrai pour m'assurer qu'il n'est point lui-même dans l'erreur. Mais qui sont ceux qui me veulent obliger de croire sur leur parole les dogmes incroyables de la religion qui doivent faire le bonheur ou le malheur de toute ma vie ? Des prêtres crédules & intéressés, des hommes ignorans & superstitieux, des philosophes présomptueux & entêtés de leurs opinions, des Gnostiques, des illuminés, des fanatiques qui prêtent leur croyance aux visions les plus absurdes ; songes, prodiges, enchantemens, spectres, lamies, &c. tout ce qui se présente à leur imagination échauffée prend à leurs yeux une en-

tiere réalité ; des hommes tels que vous auriez peine à faire donner le fouet à un de vos esclaves, sur leur autorité.

S'il se trouve parmi eux quelques personnes de bon esprit, il n'y en a pas une qui puisse montrer qu'elle a sérieusement examiné les motifs & les fondemens de sa persuasion, & qu'elle l'a fait dans une disposition sincere & véritable de changer d'opinion si la raison l'ordonnoit ; très-peu ont examiné dans d'autre intention que de se fortifier dans une opinion déja reçue. Eh ! comment auroient-ils pu agir autrement ? Dans leurs principes le doute même le plus léger est un crime & un sacrilege. Leur persuasion est le fruit de l'éducation & de l'accoutumance à regarder comme vraies des idées qu'ils ont reçues dès l'enfance. S'ils ont été persuadés dans un âge plus avancé & qu'ils aient passé d'une secte dans une autre, déja remplis de l'opinion de l'existence de la divinité & de la nécessité de lui rendre un culte, ils ont abandonné la religion où ils avoient été élevés, parce que les absurdités dont elle est remplie les choquoient. On leur en a proposé une autre, l'autorité de ceux qui leur parloient, leur éloquence, l'assurance avec laquelle ils s'exprimoient, la vivacité de leur persuasion, l'amour de la nouveauté les ont touchés ; & enfin ils se sont laissés persuader pour s'épargner la fatigue & la discussion d'un plus long examen. Tous ceux même qui se sont laissés persuader de cette sorte sont d'ailleurs si ignorans, si simples, si crédules, que rien n'a été plus facile que de les convaincre : J'ai lu avec grande attention les apo-

logies que les chrétiens ont écrites pour obtenir la tolérance de leur secte ; ils montrent parfaitement le ridicule des autres religions ; mais en vérité il s'en faut bien que les preuves sur lesquelles ils établissent la vérité de la leur ayent la même force. Ils se contentent presque de la supposer, & cependant on ne peut présumer qu'ils ayent négligé de les mettre dans le plus beau jour ; ils ont choisi les meilleurs esprits, pour travailler à des ouvrages qu'ils devoient présenter aux empereurs, & du succès desquels dépendoit leur tranquillité.

Pour que ces gens me fassent voir que les dogmes qu'ils annoncent ne sont point la production de leur imagination échauffée, mais leur ont été découverts par la divinité elle-même, il faut qu'ils m'en donnent des preuves sensibles, & c'est ce qu'ils prétendent faire par les prodiges & les merveilles dont toutes les traditions religieuses sont pleines ; mais vous vous souvenez de ce que j'ai remarqué à ce sujet, que les religions les plus contradictoires citent également des prodiges pour me prouver leur vérité, que ces religions opposées m'assurant également que ces prodiges ne sont & ne peuvent être inventés, & fondant également la vivacité de leur persuasion sur l'évidence & la publicité de ces merveilles, il faut nécessairement supposer une de ces deux choses, ou bien que la divinité a fait des prodiges pour établir la croyance de deux opinions contraires, dont il y en a au moins une fausse, & qu'ainsi elle a induit les hommes en erreur ; ou bien que la croyance des prodiges cités par les partisans du culte religieux

peut s'introduire dans une nation, quoiqu'il ne soit jamais rien arrivé de tel, & que cette croyance peut devenir assez vive dans les esprits pour qu'ils renoncent plus aisément à la vie qu'à cette persuasion. Or si on m'accorde cela, non seulement les prodiges ne sont plus une preuve suffisante de la vérité d'une religion, puisqu'elle a pu s'établir sans leur secours, mais encore il n'y aura plus de prodiges qui ne me doivent être suspects, puisque la persuasion des vrais & des faux prodiges peut devenir également vive & que je pourrai dire contre les uns ce que l'on employe contre les autres pour les détruire.

Cette lettre est devenue bien longue, ma chere *Leucippe*, mais l'importance de la matiere & le grand nombre de questions qui y entrent nécessairement & que je n'ai pu m'empêcher de toucher, m'ont entraîné plus loin que je ne voulois. Souvenez-vous toujours que la dévotion est une passion qui promet de grandes douceurs, mais qui ne tient pas parole, que la plus terrible des situations est celle d'une dévotion foible & intermittente qui livre notre cœur à des scrupules & à des regrets continuels, que par conséquent, à moins de s'y sentir porté par un penchant invincible, il faut résister de toutes ses forces à ces velléités passageres de dévotion qui nous attaquent dans la solitude ; songez que si cela est vrai en général, il l'est encore plus pour les personnes d'un tempérament & d'un caractere d'esprit tel que le vôtre.

Faites réflexion à ce que je vous ai dit au commencement de ma lettre sur les horreurs

qui rempliſſent un cœur agité de ces mouvemens variables d'une dévotion paſſagere & ſur le danger où ſont les perſonnes d'un caractere mélancolique & livré à l'ennui & à la contrainte, de tomber dans ce cruel état.

Servez-vous de toute votre raiſon pour vous garantir de ce malheur ; quoi qu'en diſent les ſuperſtitieux, elle ne nous trompe point, ſur tout lorſque ne voulant nous engager dans des opinions ſpéculatives, nous nous contentons d'examiner quelle réalité ont les objets imaginaires que lui offre notre eſprit.

Si les objets ſont véritables, cet examen nous aſſurera de leur exiſtence, mais auſſi ſi ce ne ſont que des fantômes vains, ils ſe diſſiperont dès que nous oſerons en approcher, ou du moins les conſidérer d'un œil fixe : je ne répéterai ni ce que j'ai dit ſur la nature & la certitude de nos connoiſſances ni ce que j'ai dit ſur la ſource des erreurs où nous nous engageons dans les matieres de ſpéculation, vous ne pouvez avoir oublié qu'elles viennent toutes de ce que nous donnons à peu près le même degré de réalité à tous les objets de nos connoiſſances, de ce que nous ſommes ſemblables à celui qui ne voudroit pas diſtinguer les objets qu'il voit & qu'il touche étant éveillé, d'avec ceux qu'il apperçoit pendant le ſommeil ou pendant l'yvreſſe.

Quelques erreurs qu'il puiſſe réſulter de-là dans la philoſophie, il eſt aſſez indifférent que l'on ſépare les propriétés, des divers êtres auxquels elles appartiennent, que l'on admette des propriétés, des facultés, des formes, des entéléchies, diſtinguées des corps, & que l'on en

fasse autant de petites *entités* existantes à part, ces erreurs n'empêchent point les choses d'aller leur train à l'ordinaire, les hommes n'en vivent pas moins heureux ; le soin de défendre ces opinions & le désir de les détruire les occupe, & cette occupation est souvent un bonheur.

Mais dans la religion il n'en est pas de même ; lorsque les hommes ont une fois réalisé les objets imaginaires qu'elle leur fournit, ils se passionnent pour ces objets, ils se persuadent que ces fantômes qui voltigent dans leur esprit, existent réellement hors d'eux tels qu'ils les voyent, & là-dessus leur imagination s'enflammant, rien ne peut plus la retenir ; elle enfante tous les jours de nouvelles chimeres qui excitent en eux les mouvemens de la plus vive terreur., Tel est l'effet que produit en nous le fantôme de la divinité, c'est lui qui cause les maux les plus réels que ressentent les hommes, c'est lui qui les force de supporter la privation infiniment douloureuse des plaisirs les plus naturels & les plus nécessaires, par le motif de la crainte de déplaire à cet être chimérique.

Il nous importe de nous délivrer des terreurs que nous inspire ce fantôme ; pour cela il ne faut qu'oser avancer vers lui, qu'avoir le courage de pénétrer jusqu'à lui, d'examiner, de sonder, & alors nous verrons que cette divinité n'est qu'une pure illusion, que l'idée que l'on nous en donne & que nous en pouvons former, n'a aucune réalité, & que l'on en peut tirer aucune conséquence sensée, encore moins qu'on la puisse faire servir de fondement à une religion, quelle qu'elle soit.

L'idée qu'ils veulent nous donner de la divinité, n'est autre chose que celle d'une cause universelle qui n'est produite par aucune cause particuliere & de laquelle toutes les autres soient les effets. Quoiqu'ils n'en puissent dire autre chose, sinon que c'est la cause universelle, ils se sont persuadés qu'elle existoit séparément & indistinctement des êtres particuliers qu'elle produisoit & sur lesquels elle agissoit. Cependant il n'est pas plus raisonnable de penser qu'il existe une telle cause générale séparée de toutes les causes particulieres, qu'il le seroit de dire qu'il existe un mouvement, une blancheur, une rondeur universelle, distingués de chaque mouvement, de chaque blancheur, de chaque rondeur particuliere, desquels on ne pourroit dire autre chose que le mouvement, la blancheur, la rondeur universelle, dont participent les diverses modalités.

Cette cause universelle ne peut être distinguée réellement des êtres particuliers que comme la blancheur, la rondeur, le mouvement des corps le peuvent être des corps qu'ils modifient, les êtres particuliers n'ont point d'existence propre & particuliere dans l'hypothese de la cause universelle, ils n'existent point par une force qui soit en eux, indépendamment de cette cause, ils n'ont qu'une existence étrangere & participée de la cause universelle, par la continuation d'un effet répété à chaque instant, comme la modalité des corps, la blancheur, la rondeur, le mouvement, &c. (pour ne pas sortir de l'exemple choisi) qui n'existent point par quelque force qui soit en eux, mais parce qu'ils

participent de l'exiſtence des corps qu'ils modifient ; & cela eſt ſi vrai que nous ne pouvons concevoir que l'on détruiſe ces corps ſans détruire leurs modalités. Si cela eſt vrai, comme il faut qu'il le ſoit pour que la cauſe ſoit univerſelle, (car ſi ces êtres particuliers exiſtoient par une force diſtinguée de cette cauſe, elle ne ſeroit pas univerſelle, puiſqu'il y auroit d'autres cauſes indépendantes d'elle,) ſi, dis-je, cela eſt vrai, cette cauſe ne peut être autrement diſtinguée des êtres particuliers que la blancheur & la rondeur le ſont des corps blancs & ronds, c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt que l'aſſemblage des êtres particuliers agiſſant mutuellement les uns ſur les autres ; par conſéquent la divinité n'eſt autre choſe que l'univers dont nous faiſons nous-mêmes une partie, parce que nous ſommes des êtres, que nous agiſſons ſur les autres & que nous recevons leur action. La divinité n'eſt donc diſtinguée de l'univers que comme la république d'Athénes l'étoit de l'aſſemblage des citoyens différens qui la compoſoient ; c'eſt-là le ſyſtême de quelques philoſophes, ſyſtême que je ne vois pas comme l'on peut ajuſter avec la religion ; car enfin dans le ſyſtême religieux non ſeulement la cauſe univerſelle a une intelligence & une volonté, ſans quoi elle ne pourroit être l'objet d'un culte religieux, mais elle veut & ne veut pas certaines choſes, elle eſt capable de haine & d'amour, elle récompenſe & punit ceux qui obéiſſent ou déſobéiſſent à ſes ordres.

Vous vous ſouvenez, je crois, de ce que j'ai dit ſur l'impoſſibilité de concevoir l'exiſtence d'une telle cauſe univerſelle douée d'intelligence

ou de volonté qui puiſſe être l'objet d'un culte religieux.

Si les êtres ne ſont pas néceſſaires & que la cauſe de leur exiſtence ſoit la volonté de la cauſe univerſelle, c'eſt-à-dire, de Dieu, on demande quel ſera le motif qui le déterminera à vouloir; ce ne peuvent être les êtres-mêmes puiſqu'ils n'exiſtent pas encore; ſi l'on dit que ce ſont les idées de ces êtres, on demande comment Dieu peut avoir une idée de ce qui n'eſt point & de ce qui n'a jamais été; s'il a acquis ces idées, comment & d'où lui ſont-elles venues? s'il les a toujours eues, elles ſont éternelles comme lui, & une partie de lui-même: Sur quoi l'on demande ſi ces idées repréſentent ces êtres comme devant exiſter. Si elles les repréſentent autrement, elles ſont fauſſes & trompeuſes; ſi elles les repréſentent comme devant exiſter, leur exiſtence eſt donc néceſſaire, & Dieu en les produiſant ne fait qu'exécuter la loi éternelle qui lui eſt impoſée, il eſt contraint de produire les êtres tels que ſes idées les lui repréſentent, il a donc une autre cauſe que lui & à laquelle il eſt aſſujetti, donc il n'eſt pas la derniere cauſe univerſelle, donc ceux-mêmes qui ont cru remonter à la derniere cauſe par leur ſuppoſition de la cauſe univerſelle, n'ont pu en venir à bout: Suppoſant une telle cauſe univerſelle qui exiſte de la maniere qu'ils le prétendent, cette cauſe ne peut être l'objet d'un culte religieux, elle n'aime, ni ne hait, ne punit, ni ne récompenſe, mais agit toujours conformément aux loix éternelles & invariables que lui fourniſſent les idées, tandis que les êtres

exécutent constamment ces mêmes loix. On ne peut dire qu'il arrive rien dans la nature contre sa volonté, puisque cette volonté est la seule & unique cause de toute existence, donc tous les êtres existent toujours par sa volonté & conformément à sa volonté, donc ils sont toujours non-seulement parce qu'elle veut qu'ils soient, mais ils sont tels qu'elle veut qu'ils existent, parce qu'ils n'ont ni en eux ni dans les autres êtres aucune force capable d'agir par eux-mêmes, loin d'avoir celle de s'opposer à la force de la cause universelle.

Donc tous les êtres accomplissent également la volonté de la divinité ou de la premiere cause, donc tous sont égaux par rapport à lui, & le corps pesant obéit à ses loix en tombant, comme la flamme en s'élevant en l'air.

Ceux qui ne font produire à la premiere cause que le mouvement local des corps & qui donnent à nos esprits la force de le déterminer, bornent étrangement cette cause, & lui ôtent son universalité pour la réduire à ce qu'il y a de plus bas dans la nature, c'est-à-dire, à l'emploi de remuer la matiere ; mais comme tout est lié dans la nature, que les sentimens spirituels produisent du mouvement dans les corps vivans, que les mouvemens des corps excitent des sentimens dans les ames, on ne peut encore avoir recours à cette supposition pour établir ou pour défendre le culte religieux. 1°. Nous ne voulons qu'en conséquence de la perception des objets qui se présentent à nous ; ces perceptions ne nous viennent qu'à l'occasion du mouvement excité dans nos organes, donc la cause





fleuves qui l'arrosent, les animaux, les plantes, tout sort du chaos, tout suit par un pouvoir irrésistible ce premier mouvement que la main du tout-puissant lui a imprimé, tout concourt à former un ordre parfait, tout parle, tout annonce un ouvrier intelligent, un créateur tout-puissant.

C'est ici, dis-je, en moi-même, où je dois terminer ma course. Je vais trouver ici un vrai Dieu, un culte parfait, une morale saine, des principes certains, des hommes raisonnables; quoi de plus heureux!

Je continue cependant ma lecture; ah! que je suis trompé! Cette admirable perspective qui avoit d'abord ravi mon esprit & enchanté mes sens, ces idées pures & consolantes qui avoient enflammé mon cœur & presque satisfait ma raison, tout ce sublime disparoît pour ne faire place qu'à des objets hideux & révoltans. En parcourant ce livre reçu, dit-on, des mains de Dieu par l'entremise de son serviteur Moyse & de ses autres prophêtes, je suis indigné d'y trouver des traits qui blessent la grandeur & la majesté divine, & qui me le dépeignent aussi mauvais qu'il doit être bon. Tout me révolte, je crois errer dans le champ de l'imposture; tout porte le sceau du fanatisme; tout est marqué au coin de l'impertinence & du ridicule, de la cruauté & de la barbarie.

Dieu trace sur le front d'un des enfans du premier homme les traits de sa colere, fait couler dans son cœur le poison de l'envie, de la rage contre son frere, & le rend pour toujours l'objet de l'exécration de ceux qui doivent naître de lui ou de son pere.

Dieu ſe repent d'avoir créé l'homme, *penitet.* Quel blaſphême! quoi! Dieu ſeroit-il comme l'homme qu'il a créé, imparfait, borné, changeant, capricieux? Auroit-il pu, par défaut de connoiſſance & de capacité, former un ouvrage mauvais, & s'expoſer, faute de ſageſſe & de prudence, à ſe repentir d'une faute réelle? Seroit-il Dieu en même-tems, & ne le ſeroit-il pas? qu'elle horrible impiété, quel monſtrueux paradoxe!

L'univers entier eſt à peine ſorti du néant & des mains de ſon créateur, & déjà je vois les cieux s'écrouler, ſe diſſoudre. Il ouvre ſes cataractes, une mer affreuſe couvre auſſi-tôt la ſurface de la terre, renverſe, détruit tout; l'univers eſt enſéveli ſous ſes ondes, tout ce qui vivoit périt.

Un ſeul homme trouvé juſte parmi tous les hommes, échappe avec ſa famille à la deſtruction générale de tous ſes ſemblables. Dieu qui a connu ſa faute & s'en eſt repenti en ſe vengeant ſur l'ouvrage de ſes mains, va ſans doute la réparer en formant le cœur des nouveaux hommes qu'il va faire naître. Leur arrêt eſt déjà porté. Une ivreſſe profonde plonge Noé dans un profond ſommeil; un de ſes enfans (Cham) le ſurprend dans une poſture indécente & fait de cette poſture un badinage auprès de ſes freres. Noé qu'inſpire ſon Dieu, apprend à ſon réveil la conduite de ſon fils. Il entre en fureur & maudit Cham avec toute ſa poſtériré. Ah! Cham! qu'as-tu fait & pourquoi es-tu né? Tes deſcendans qui formeront la plus grande partie du monde, ſeront néceſſairement réprouvés; &

ton imprudence a produit plus de mal que ton Dieu n'a jamais fait de bien.

Mais les années & les sages avancent. Je vois paroître avec gravité de grands personnages qui n'ont sçu dans leur tems que garder des troupeaux, de vénérables patriarches, l'ornement de l'histoire & de leur siecle.

Dans la suite Abraham, pere des Croyans, modele de la foi des juifs & des chrétiens, est le seul sur qui Dieu parmi tous les peuples qu'il laisse dans l'erreur, & qu'il punit pour n'avoir pas les lumieres qu'il leur refuse, jette par bonté un regard favorable. Il lui parle & se communique à lui. Il lui développe l'avenir. Dieu doit sortir de ses descendans; mais il veut s'assurer de la fidélité d'un homme qu'il veut élever si haut, il veut une obéissance aveugle: Il lui ordonne donc, pour l'éprouver, d'immoler son fils unique. Quelle preuve! Abraham qui ne connoît point les desseins de son Dieu, fait taire ses entrailles de pere, repousse une mere tendre qui demande grace pour un innocent, étouffe tous les sentimens de la nature & de la pitié, & monte par toutes les horreurs au comble de la perfection; il se dispose à obéir. Déjà l'autel est dressé, le bucher préparé, la flamme est toute prête. La victime s'offre, la vue de son sang qu'il va verser le touche; il sent qu'il est pere, il tremble, il craint, il hésite, il combat, il fait un dernier effort de cruauté, il triomphe enfin & leve le bras pour égorger Isaac; & va frapper....... Arrête, monstre, arrête: ton Dieu t'aime, & je te déteste.

Isaac échappé à la vertu féroce d'un pere dé-

naturé, après un grand nombre d'années passées sans éclat, infirme, aveugle & cassé de vieillesse, va rejoindre ses ayeux parmi les morts. Mourra-t-il sans donner une idée de son Dieu? Deux enfans, ennemis déclarés dans les entrailles même de leur mere, vont le connoître. Dieu, le Dieu d'Isaac choisit Jacob qu'il aime pour en faire un sujet heureux & l'usurpateur du pays qu'arrose le Jourdain, & abandonne Esaü qu'il déteste, pour en faire une victime de sa colere.

Dieu bon, Dieu juste, aimez Jacob, vous le pouvez, sans donner atteinte à votre existence. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'Esaü naisse criminel à vos yeux, sans ajouter encore à son malheur une haine particuliere qu'il n'a point méritée? Attendez qu'il vive, qu'il pense, qu'il puisse pécher; alors qu'il soit en butte à vos coups, on jugera de ses crimes par les maux dont vous l'accablerez. Mais il n'est pas encore né, il n'a pas encore pu vous offenser. C'est trop parler. Isaac va expirer. Levez-vous, mon pere, dit Jacob à Isaac, je suis votre fils bien-aimé, votre fils Esaü, prenez, mangez le gibier que je vous ai préparé & donnez-moi votre bénédiction. Ce sont bien les mains d'Esaü, dit Isaac, mais c'est la voix de Jacob.

Ne craignez rien, Isaac, bénissez cet imposteur, ce fourbe qui veut s'élever sur la perte de son frere. Votre Dieu qui le conduit auprès de vous, ratifiera votre bénédiction, le comblera de gloire & le fera pere d'un grand peuple. Que vous êtes heureux, Jacob! si j'étois maître du tonnerre, je vous écraserois d'un coup

de foudre. Mais la ſentence eſt prononcée. L'amitié du très-haut, la roſée du ciel, la graiſſe de la terre, ſeront votre partage. Vos deſcendans égaleront le nombre des étoiles du firmament. Votre nom ſera l'effroi de toutes les nations, & l'infortuné Eſaü qu'un tendre reſpect a toujours rendu attentif aux ordres de ſon pere, qui s'eſt fait un plaiſir de lui obéir & un bonheur de lui plaire, Eſaü ſera l'eſclave de ſon frere & l'ennemi éternel de ſon Dieu.

Mais quel ſpectacle affreux s'offre à mes yeux! Eſt-ce un Dieu qui parle ou qui agit? Sont-ce des hommes que l'on extermine? Le ciel va-t-il ſe confondre avec la terre? L'univers va-t-il rentrer dans le néant? Dieu veut écraſer l'Egypte; il lui faut un prétexte, il en trouve. Allez, dit Dieu à Moyſe: dites à Pharaon, je ſuis celui qui eſt, *Ego ſum qui ſum.* Je vous ordonne de laiſſer à mon peuple la liberté de ſortir de vos états pour venir ſacrifier dans le déſert. Hommes, enfans, vieillards, troupeaux, je veux tout, & je veux être obéi. Pharaon ne vous écoutera point; ſa ſentence eſt prononcée, il faut qu'il périſſe. Je veux déployer mon bras redoutable & faire fondre ſur l'Egypte les tréſors de ma fureur. J'ai formé le cœur de l'homme; j'en ſuis le maître; je le meus, je le fais agir comme il me plaît; j'endurcirai celui de Pharaon, pour qu'il ne m'obéiſſe point. Pharaon endurci & néceſſairement rebelle aux ordres de Dieu, mettra par ſa déſobéiſſance ma juſtice à couvert de tout reproche. Allez, ne craignez rien, je ſerai par-tout avec vous, & l'on connoîtra que je ſuis le Seigneur votre Dieu.

Moyse, de simple berger devenu ministre du très-haut qu'il dit avoir vu dans un buisson, la face cachée & ne lui montrant que son derriere : Moyse, dis-je, plein de la fureur de son Dieu, se transporte à la cour de Pharaon, pour y annoncer insolemment les ordres de son Dieu. Pharaon que la volonté toute-puissante d'un Dieu invincible a mis dans la nécessité d'être coupable, rejette Moyse, ses ordres & son Dieu. Moyse éclate, Dieu frappe, & déjà je vois des rivieres de sang arroser les campagnes & mettre des peuples entiers dans la nécessité de mourir de soif ou de s'empoisonner.

Des insectes de toutes especes forment dans l'air un nuage épais que ne peuvent percer les rayons du soleil, & fondent ensuite sur la terre qu'ils dépouillent de toutes ses richesses.

Des grêles affreuses écrasent, enlevent ce que les insectes avoient épargné. Le ciel est tout en feu ; le tonnerre gronde, la foudre éclate de toutes parts, & des flammes dévorantes achevent de détruire ce qui subsiste encore.

Troublé, saisi d'horreur, je me sauve, & tout-à-coup des ténebres palpables me surprennent, m'environnent, me plongent dans la nuit la plus noire. La lumiere paroît enfin. Quel objet frappe ma vue ! Le roi, les grands, les peuples, tout est couvert d'ulceres. Je ne vois partout que des hommes hideux qui se fuyent les uns les autres, des millions de malheureux qui ne connoissent le roi que par les impôts qu'on leur fait payer de sa part & qui portent néanmoins la peine de son crime & d'un crime involontaire.

L'orage se dissipe, un autre succede. Une peste générale enleve un chef à chaque famille. Le trône, la ville, la campagne, rien n'est épargné. Les animaux mêmes qui ne pensent point, qui ne sont point coupables, périssent & semblent en expirant accuser le ciel de cruauté ; les plaintes, les cris, la mort, l'horreur regnent de toutes parts.

Sortez, peuple d'Israël ; sortez de l'Egypte, prenez, volez, pillez aux Egyptiens à qui vous devez la vie, le peu de richesses que leur a laissé votre Dieu inhumain ; & après avoir tout saccagé, sauvez-vous, brigands, dans les déserts.

Mais l'Egypte posséde encore une poignée d'hommes. Le Dieu de Jacob leur laissera-t-il la liberté de vivre ? Ils vont bien-tôt cesser d'être, ils ne sont déjà plus. Je les vois sur une mer orageuse, Pharaon à leur tête, flotter au gré des vagues, avec leurs chevaux, leurs chars, & leurs équipages. Un vent favorable les pousse sur le rivage & donne aux enfans de Jacob les trésors qu'ils n'ont pu enlever.

Chantez, Moyse, chantez les louanges de votre maître, que le peuple se prosterne, & tous ensemble célébrez la puissance, mais sur-tout la miséricorde & la tendresse infinie de votre Dieu qui vient d'éclater par la perte de ses enfans.

Une colonne de feu brille sur ma tête, le jour paroît & tout-à-coup ce feu se change en un nuage épais, qui sans priver de sa lumiere garantit de la trop grande ardeur du soleil. Suivons ce nuage & ce peuple qu'il va conduire.

J'entre dans le désert. Quelle vaste solitude !

deux millions d'hommes sortent de l'Egypte ; quel lieu plus propre à leur servir de tombeau ! Sur le haut d'une montagne, au milieu des éclairs, au bruit du tonnerre paroît avec éclat porté sur les nues un législateur nouveau. Dieu lui-même, environné de toute sa gloire, donne ses ordres à Moyse & grave sur deux tables de pierre ses loix suprêmes dont il rend dépositaire le chef d'Israël. Moyse, plein de l'esprit de son Dieu, instruit de ses devoirs, quitte à peine son maître qu'il entend de la montagne sainte des cris de joie & le son de plusieurs instrumens. Un veau d'or élevé par le peuple, de l'aveu de son frere Aaron, comme l'objet de son culte, est ce qui d'abord frappe sa vue. Que va-t-il faire ? Il entre en fureur, & sacrilege par zèle il brise le dépôt que lui a confié le très-haut. Sa frénésie ne se borne pas à cet excés. Que quiconque a du zèle pour le Seigneur, se joigne à moi, s'écrie-t-il : Une troupe de frénétiques se range à l'instant de son parti. Qu'on s'arme, qu'on marche au carnage, qu'on n'écoute ni la pitié ni le sang. Le seigneur est irrité, il veut être vangé. Plus les victimes que vous immolerez vous seront cheres, plus Dieu sera satisfait.

Quelle force n'a point ce discours sacrilege ! je vois les satellites de Moyse semblables à des tigres furieux, l'œil étincelant, l'air enragé, courir par le camp d'Israël, voler de tente en tente & porter par-tout avec eux la fureur, la mort, le carnage, l'horreur. Hommes, femmes & enfans, tout tombe sous le fer meurtrier des esclaves de Moyse. Le zèle pour leur

Dieu

Dieu les anime. Dieu lui-même les agite ; ils ne sont plus des hommes, mais des monstres furieux, insensibles à la vue des membres palpitans & du sang de leurs plus proches parens ; les cris lamentables de ceux-ci ne se font plus entendre à ces cœurs féroces que la rage de leur Dieu transporte. Ici coule le sang d'un fils massacré par son pere, là fument encore les entrailles d'un pere égorgé par son fils ; plus loin un époux sanguinaire & dénaturé poignarde du même coup & son innocente femme & le fruit malheureux qu'elle porte. Vingt-trois mille hommes périssent dans cet affreux carnage.

Arrêtez, enfans de Lévi, le soleil refuse d'éclairer vos forfaits, & votre Dieu veut épargner le reste du peuple pour l'exterminer dans un autre tems. Venez recevoir les bénédictions que méritent vos crimes. Soyez bénis du très-haut, vous que sa gloire intéresse ; que la rosée du ciel tombe sur vos terres humectées du sang de vos proches ; que l'huile & le vin soient chez vous en abondance ; soyez riches en moissons & en troupeaux ; que vos descendans peuplent la terre, & que leur nombre soit comparable aux grains de sable & aux atômes.

Mais fuyons ce triste séjour. Les cris des assassins, les plaintes des mourans, le sang des morts le rendent trop affreux.

Hauts, fiers, généreux, entreprenans. Dathan & Abiron reprochent avec respect & soumission à Moyse sa fourberie, son orgueil extrême & le pouvoir qu'il veut usurper sur Israël. Dathan & Abiron, vons périrez ; mais périrez-vous seuls ? non : vos femmes, vos enfans, vos troupeaux,

tout ce qui vous appartient périra avec vous. La terre s'entr'ouvre & déjà je ne vois plus les ennemis de Moyse. Les enfans de Jacob murmurent ; ils suivront Abiron. Des serpens monstrueux, sortis des entrailles de la terre par l'ordre du ciel, jettent par-tout l'effroi & la consternation, & ne laissent la vie qu'à une poignée d'hommes, que la peste va bien-tôt détruire. Je les apperçois déjà foibles, pâles, livides & expirans sous les coups redoublés d'une divinité terrible.

L'œuvre est consommée ; l'Egypte est anéantie ; les enfans de Jacob sont descendus chez les morts ; ministres & prêtres du très-haut, Moyse & Aaron vont bientôt n'être plus. Deux hommes restés seuls des esclaves de l'Egypte vont conduire les enfans des morts dans une terre si souvent promise & si chérement achetée.

Petit-fils d'Abraham, d'Isaac & de Jacob, écoutez pour la derniere fois votre chef que vous allez perdre : *Hæc dicit Dominus.* Voici les décrets de l'Eternel. Vous avez vu périr vos peres, & vos enfans à leur tour seront étouffés sur vos cendres. Vous avez des juges ; vous aurez des rois. Juges, rois, peuples, tout sera exterminé. La guerre, l'esclavage, la peste, la famine & la lepre seront votre partage. On vous aura vus riches, puissans, redoutables, l'effroi des nations. Sans rois, sans prêtres, sans sacrifices, sans loix, errans par toute la terre, on vous verra l'opprobre des autres nations, le rebut & l'exécration des hommes.

Quelle tendresse dans un Dieu souverainement bon ! quelle modération dans un Dieu souve-

rainement juste, sage & miséricordieux, pour un peuple qu'il a choisi, qu'il a conduit, qu'il chérit par prédilection sur tous les autres peuples, pour lequel il avoit épuisé les trésors de sa providence & fait agir tous les ressorts de son pouvoir suprême jusqu'à interrompre l'ordre immuable de la nature entiere ! Est-ce bien-là le Dieu de l'univers, le Dieu que je dois reconnoître & adorer ? Ai-je en effet trouvé la vérité que je cherche ?

Meurs, Moyse, meurs, tyran destructeur. Que le ciel t'écrase de ses foudres vengeurs ; que la terre irritée comme le ciel, de ta perfidie & de ta cruauté, s'entrouvre sous tes pas criminels & t'engloutisse : monstre abominable, dont l'haleine empestée a soufflé sur toute la surface de la terre les sémences empoisonnées du plus horrible & du plus détestable fanatisme dont elle est encore malheureusement infectée ; que ta mémoire abominable reste en horreur dans tous les siecles & chez tous les hommes, & périssent ceux qui la réverent !

Et vous, peuple furieux & insensé, hommes vils & grossiers, dignes esclaves du joug que vous portez.... Allez, reprenez vos livres, & éloignez-vous de moi.

RÉFLEXIONS.

Ce libelle, plus rempli d'invectives & de fleurs de rhétorique que de bonnes raisons, ne laisseroit pas cependant de faire quelque impression sur un esprit qui ne seroit pas encore bien affermi dans les principes de la religion chré-

tienne. C'eſt pourquoi il faut faire attention que la plupart des faits qu'il rapporte, ne ſont enviſagés que du mauvais côté, & que s'il y en a quelques-unes qui paroiſſent contraires à la raiſon & injurieuſes à la divinité, il faut ſe ſouvenir que Dieu eſt impénétrable dans la plupart de ſes deſſeins, & qu'il n'appartient pas à l'homme dont l'intelligence eſt ſi bornée, de vouloir pénétrer avec tant de témérité juſqu'au ſanctuaire de cette divinité inacceſſible, pour lui faire rendre compte de ce qu'elle a voulu faire dans le temps. Les choſes les plus ſimples ſont au-deſſus de l'homme. Pourquoi voudrions-nous comprendre les décrets myſtérieux de la divinité ? contentons-nous de nous taire & d'adorer.

REPLIQUE.

Je n'ai jamais attaqué la religion que je reſpecte ; mais j'ai attaqué la ſuperſtition qui en prend le maſque & qui la défigure. Avant que de ſemer de bonnes graines dans un terrein, il faut en arracher les ronces & les épines. Il faut que le philoſophe prépare les eſprits, afin que le théologien ait plus de facilité à les éclairer & à les convaincre.

FIN.

